Collection « Voyages et littérature »
No 57

Artistes et écrivains d'autrefois

LA VALLEE DE LAUTERBRUNNEN
DU XVIIIe AU XXe SIECLE

Editions Le Pèlerin
2015

Table des matières :

Préface 3
Lettres de William Coxe, 1781 8
Lettres sur quelques cantons de la Suisse, par Raoul Rochette, 25
Guide de voyage, par Audin, 1824 65
Marie-Louise Schaller, Belles gravures du passé, La Suisse – Arcadie au cœur de l'Europe 84
Cet insaisissable Goethe, 1779 89
Quelques auteurs 94
La chute du Staubach, gravure 96
Jean Benjamin Laborde, Tableau de la Suisse ou voyage pittoresque, 1784 97
M. Robert, géographe du Roi, Voyage dans les XIII cantons, tome Second, 1789 103
M. Bourrit, Nouvelle description des vallées de glace, 1783 107
Jean André Deluc, Lettres physiques et morales sur les montagnes et sur la terre et de l'homme, 1778 121
Lauterbrunnen, par Reichard, dans Guide de la Suisse, 1793 141

Introduction

Formidable vallée de Lauterbrunnen. Celui qui l'a vue, ne serait-ce qu'une seule fois, ne saurait l'oublier. Il y a ces immenses parois de rochers, mais plus encore ces chutes qui semblent venir de nulle part pour se projeter par delà les falaises et retomber au fond de la vallée en une poussière d'eau dans laquelle se joue la lumière. C'est sublime.

Trop peut-être. D'aucuns sont attirés par ces parois prodigieuses, montent au sommet et s'élancent dans le vide pour trouver des sensations hors du commun. Mais aussi souvent une fin prématurée. C'est ce que l'on appelle s'éclater, dans tous les sens du terme ! N'y aurait-il pas ainsi plus de trente personnes qui auraient trouvé la mort de cette manière, et en très peu de temps ? Lourd tribut à la folie des hommes. Desquels, anéantis de cette manière, le goût du risque a son prix voire sa funeste récompense, on remplirait un joli cimetière de campagne.

Cela ne retiendra personne.

Que ne leur prend-il pas, à tous ceux-là, de se pencher plutôt que de se lancer dans le vide sur la beauté des lieux, cet extraordinaire paysage, et prendre conscience qu'ils ont là sous les yeux l'un des sites les plus extraordinaire du pays, et pourtant celui-ci n'en manque pas. Quel prodige que ce long travail d'érosion, cela depuis des millions et des millions d'années, en un temps si long que nul homme n'est capable de l'appréhender. Aussi parle-t-on de siècles, voire de millénaires, où l'eau, le gel, le vent, les glaces, avec une patience exemplaire, ont sculpté cette vallée et ces montagnes. Et il en sera encore de même pour des millions d'années. Qui saurait sonder ce temps qui passe et nous emmène en ces au-delàs dont le contenu nous échappe ?

Bien des voyageurs se sont arrêtés à Lauterbrunnen et ont témoigné de leur admiration du site. Par le dessin pour certains, par la plume de l'écrivain pour d'autres. Il conviendrait d'établir une vaste compilation de tous ces écrits. Pour l'heure nous n'en avons retenu que quatre. Ce sont peut-être les plus accessibles, voire même les meilleurs.

On sait de plus que Goethe a lui aussi passé à Lauterbrunnen et que ce serait à la vue de la plus grande des cascades qu'il aurait composé son poème : *Gesang der Geister Ueber den Wassern* Ce passage est signalé par tous les guides touristiques actuels. Et pourtant aucun ne cite l'ouvrage où Goethe aurait parlé de son séjour à Lauterbrunnen. On pose l'année 1779, on déclare qu'il s'est arrêté à tel ou tel hôtel et qu'il aurait tenu les propos que l'on rapporte. Pour nous, ayant passé une matinée pleine à faire des recherches pour retrouver les écrits du grand auteur propres à Lauterbunnen, nous n'avons rien vu ni lu sur le sujet.

On nous renseignera.

Lauterbrunnen fut pour nous un arrêt d'une à deux heures seulement. Et pourtant voilà un souvenir qui ne s'efface pas, et qui, curieusement, aujourd'hui, tant il fut intense, nous demande des recherches et un travail dix fois plus

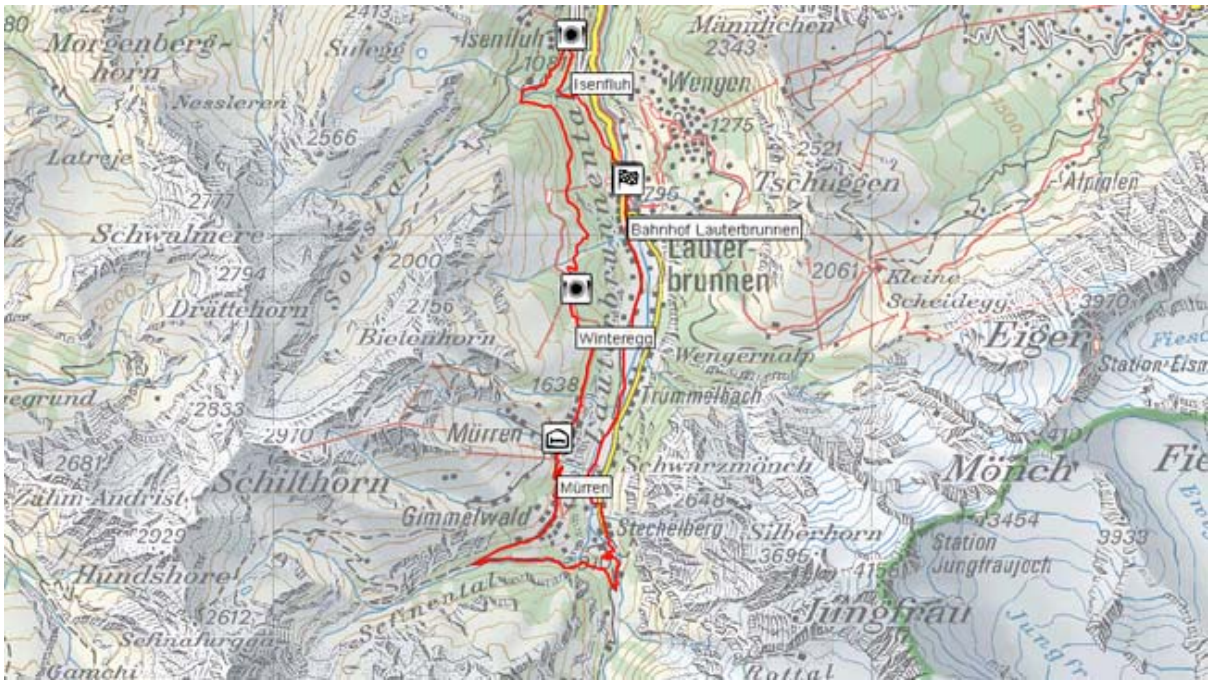
conséquent que cette rapide promenade. C’est que nous avons pris conscience en un instant, sur place, que cet endroit, quelque part, est un cœur absolu de notre petite patrie pourtant diverse d’une incroyable profusion de sites tous plus admirables les uns que les autres.

Les Charbonnières, en janvier 2014 :

Quelques images pour se mettre en pince…

Gravures du XVIIIe siècle, sans nom d’auteur.

1572. P. Z. - LAUTERBRUNNENTHAL


Morgenberg-
horn
Isenfluh
Isenfluh
Männdlichen
2343
Wengen
Nesslerenn
Latreje
Tschuggen
Alpiglen
Schwalmere
Bahnhof Lauterbrunnen
Lauter-
brunnen
Kleine
Scheidegg
Drättehorn
Bietenhorn
Winteregg
Eiger
Wengernalp
Trümmelbach
Mürren
Mürren
Schilthorn
Schwarzmönch
Mönch
Gimmelwald
Stechelberg
Silberhorn
Station
Jungfraujoch
Hundshorn
Jungfrau
Sefinafurggen
Gamchi

Eiger
3970 m 13026 ft
Mönch
4107 m 13475 ft
Jungfrau
4158 m 13642 ft
Jungfraujoch
Top of Europe
3454 m 11333 ft
Schreckhorn
4078 m 13380 ft
Wetterhorn
3701 m 12143 ft
Eismeer
3160 m 10368 ft
Breithorn
3782 m 12409 ft
Tschingelhorn
3557 m 11736 ft
Eigerwand
2865 m 9400 ft
Eigergletscher
2320 m 7612 ft
Kleine Scheidegg
2061 m 6762 ft
Wengernalp
1873 m 6145 ft
Birg
First
2168 m 7113 ft
Schreckfeld
Bort
Waldspitz
Bachalpsee
Oberer
Gletscher
Grindelwald
1034 m 3393 ft
Grund
943 m 3094 ft
Alpiglen
Brandegg
Tschuggen
Laubeehorn
2472 m 8111 ft
Männlichen
2229 m 7317 ft
Allmend
Holenstein
Terrassen
weg
Fallhorn
2681 m 8794 ft
Schwendi
Bussalp
Wengen
1274 m 4180 ft
Wengwald
Lauterbrunnen
Trümmelbach
fälle
Gimmelwald
1400 m 4593 ft
Stechelberg
922 m 3025 ft
Allmendhubel
1912 m 6275 ft
Mürren
1638 m 5361 ft
Winteregg
Grütschalp
1487 m 4879 ft
Schwalmere
Morgenberghorn
Sulwald
1529 m 4967 ft
Saxeten
1102 m
Isenfluh
Axalp
Sägistalsee
Burglauenen
Lutschenen
Schynige Platte
Bärglauenen
Gündlischwand
Ankenbutschinen
Gsteigwiler
Giessbach
Iseltwald
Wilderswil
Leissigen
Faulensee
BRIENZERSEE
Bönigen
Heimenschwand
Därligen
THUNERSEE
Matten
Interlaken Ost
Interlaken
Weissenau
Interlaken West
Neuhaus
Golfplatz 18 Löcher
Beatushöhlen
Oberried
Niederried
Ringgenberg
Goldswil
Unterseen
Beatenberg
Harder Kulm

LETTRES
DE
M. WILLIAM COXE,
A M. W. MELMOTH,
(William)
SUR
L'ÉTAT POLITIQUE, CIVIL ET NATUREL *DE LA SUISSE*;

TRADUITES DE L'ANGLOIS,

Et augmentées des Observations faites dans le même Pays, par le TRADUCTEUR.

Là, habite un Peuple simple, bienfaisant, brave, ennemi du faste, ami du travail, ne cherchant point d'esclaves, & ne voulant point de maitres.

De Méhégan, Tableau de l'Histoire moderne.

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, presque en face de celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LETTRE XVII.

Lauterbrunnen, 15 Août.

Le chemin de *Grindelwald* à *Lauterbrunnen*, est singuliérement bon; nous avons même rencontré sur la route un chariot qui a été pour nous un objet remarquable; car depuis Lucerne nous n'avions pas vu la moindre machine qui se mût sur des roues. Le Paysage que cette route nous a offert étoit délicieux : de belles forêts suspendues sur les hauteurs, des grouppes immenses de rochers, de profonds précipices & d'impétueux torrens... Mais je pense que vous devez être maintenant aussi accoutumé aux rochers, aux précipices & aux torrens, que les lecteurs de Fingal aux *brouillards bleuâtres* & au *vent de la montagne*.

La vallée de *Lauterbrunnen* est resserrée entre deux chaînes d'*Alpes* prodigieusement élevées & presque perpendiculaires, dont la plus haute est appellée *Jungfrau-Horn* ou *Pointe de la Vierge*, nom qui suivant l'opinion commune lui est donné parce que sa cime est inaccessible; mais cette propriété n'est point du tout particuliere à cette seule montagne, & je soupçonne que sa dénomination trouve son origine dans la plus obscu-

re antiquité (1). C'eſt une vérité reconnue, que les montagnes & les promontoires conſervent leurs dénominations originaires, tandis que les villes & même de grands eſpaces de terre changent de nom en changeant d'Habitans, & c'eſt donc dans l'étymologie de ces dénominations invariables, auſſi-bien que dans celle des noms plus modernes, qu'on doit chercher les traces de l'ancienneté d'une région. Il faut avouer, cependant, que toutes les fois que ces étymologies ne ſont pas éclairées juſqu'à l'évidence, par les documens tirés de l'hiſtoire correſpondante, elles de-

(1) „ L'objection que M. Coxe fait ici à ceux qui „ dérivent le nom du *Pic Vierge* de ſa propriété „ d'être inacceſſible, me paroît mal fondée. Il exiſte, „ il eſt vrai, pluſieurs pointes du même genre qui „ portent le ſurnom de *Jungfrau* ou *Jungfrau-Horn*, „ mais toutes ces pointes étant également inacceſſi- „ bles, ou réputées telles, ſont autant de témoins „ qui dépoſent en faveur de l'étymologie reçue. Je „ crois, comme M. Coxe, que cette épithete eſt „ très-ancienne, & ſi tous les ſommets inabordables „ ne l'ont pas, c'eſt qu'elle paroît excluſivement at- „ tachée à ceux qui ſont dans la claſſe des *Pics* ou „ *Aiguilles*, ces montagnes ayant été déjà inacceſſibles „ dans les temps reculés, où la plupart des mon- „ tagnes qui ſont telles maintenant, étoient encore „ abordables. On ſait que le nombre de ces dernieres „ eſt très-conſidérable & qu'il en exiſte pluſieurs qui, „ très-praticables il y a un ſiecle, ſont maintenant de „ plus difficile approche qu'aucuns des *Pics Vierges*, „ ſans cependant mériter cette dénomination. " *Note du Traducteur.*

meurent toujours vagues & incertaines, & servent plutôt à déployer la sagacité de l'étymologiste qu'à répandre une lumiere satisfaisante sur l'objet de ses recherches. En un mot, ce n'est qu'autant que l'étymologie & l'histoire marchent du même pas & se soutiennent réciproquement, que l'on peut faire fond sur leur certitude. C'est l'union de ces deux sciences qui caractérise l'admirable Ouvrage que mon savant & digne ami M. *Bryant*, vient de publier; dans cet Ouvrage, les recherches étymologiques empruntent l'appui de l'histoire en même temps qu'elles lui prêtent leur flambeau, & le lecteur, conduit de vérités en vérités, marche d'un pas sûr à la conviction. Si M. *Bryant* étoit maintenant avec nous, il nous donneroit certainement, des noms des montagnes Suisses, de meilleures étymologies que celles que j'ai rencontrées jusqu'à présent. Telles sont, celle du *Jungfrau-Horn*, dont je viens de faire mention, & celle du *Gemmi*, que l'on cherche dans le mot latin *Gemo*, *gémir*, parce que les voyageurs *gémissent* en grimpant sa pente escarpée, ou de *Gemini*, *gémeaux*, parce que dans cette chaîne de montagnes on remarque deux rocs voisins, dont la ressemblance est frappante; mais je regarde comme beaucoup plus probable, que le *Gemmi* a été ainsi nommé long-

temps avant l'existence de la langue latine (2).

Le lieu où nous nous trouvons actuellement, se nomme *Lauterbrunnen* : c'est un petit Village, ou pour mieux dire, un assemblage de cabanes détachées, & répandues, comme celles qui composent *Grindelwald*, dans le fond de la vallée & sur la partie accessible des collines.

Nous logeons chez le Curé; près de sa maison est la célébre chûte du *Staub-Bach*, que je viens d'admirer. Elle est formée par un torrent, qui se précipite perpendiculairement d'une épouvantable hauteur, & se disperse en pluie fine. La plus grande partie de ses eaux tombe sans obstacle du haut de la montagne, dont la crête avance en saillie sur la plaine; mais une petite portion rencontrant à moitié chemin une partie du rocher projettée en avant, la frappe & rejaillit avec une inconcevable violence. Le Curé a mesuré, il y a peu de temps, la hauteur perpendiculaire de cette chûte, & l'a trouvée de neuf cents trente pieds. Aujour-

(2) » Je suis bien de l'avis de M. Coxe sur l'antiquité du nom du *Gemmi* & la puérilité de ses » étymologies latines, mais je ne crois pas que l'on » puisse rejetter dans la même classe celles du *Jungfrau-Horn*, du *Wetter-Horn*, du *Schreck-Horn*, du » *Breit-stock*, & de tant d'autres, dont l'origine est la » plus claire & la plus naturelle que l'on puisse imaginer. « *Note du Traducteur.*

d'hui, le ſoleil brilloit directement ſur elle; & formoit dans ſa partie inférieure un arc-en-ciel en miniature, extrémement brillant. Cet arc-en-ciel qui étoit ſemi-circulaire, lorſque je me tenois à une certaine diſtance, ſe courboit à meſure que j'approchois, & bientôt les deux extrémités venant à coïncider, il forma un cercle parfait dont les couleurs étoient d'une vivacité éblouiſſante. Je me haſardai à en approcher de plus près, pour voir la chûte ſous de plus beaux aſpects, & à chaque pas je voyois le cercle d'Iris diminuer graduellement; il diſparut tout-à-fait lorſque je fus directement ſous la chûte. Alors, je regardai le torrent qui ſe précipitoit ſur ma tête, & je le vis ſous la forme d'un nuage de pouſſiere. C'eſt à cette apparence qu'il doit ſon nom Allemand; *Staub-Bach* ſignifie *Torrent de pouſſiere.*

Ma curioſité m'a valu d'être mouillé juſqu'aux os: j'ai eu, au reſte, le ſingulier plaiſir de voir un Iris en miniature, phénomene qui, comme vous ſavez, n'eſt point du tout rare, puiſqu'il n'eſt aucune caſcade qui ne le préſente quand le ſoleil l'éclaire dans une certaine direction: mais dans l'humide ſituation où je me trouve, j'ai la conſolation d'avoir vu cet objet ſous une forme véritablement frappante.

Nous allons partir à l'inſtant pour voir les glaciers de *Lauterbrunnen.*

16 Août.

HIER matin, nous partîmes à cheval pour visiter le fond de la vallée de *Lauterbrunnen*, & nous y avons remarqué différens paysages aussi singuliers qu'aucuns de ceux que nous ayons déja vus dans la Suisse. En chemin, nous avons apperçu la chûte supérieure du *Staub-Bach* divisée en deux branches qui se réunissent ensuite pour former la grande cataracte perpendiculaire dont je vous ai fait la description. Des sources de l'eau la plus limpide jaillissent dans toutes les parties de cette vallée; & du haut des montagnes, d'innombrables torrens se précipitent dans la plaine; deux de ces sauts ont sur-tout attiré notre attention, ils sont plus hauts que celui du *Staub-Bach*, mais moins beaux parce que leur chûte est moins directe.

Les glaciers de cette vallée sont d'un accès incomparablement moins dangereux que le glacier supérieur de *Grindelwald*, quoique, en total, la montée soit plus escarpée & plus fatigante. Après avoir grimpé plus de trois heures, nous atteignîmes une petite hutte, habitée en été par des Bergers qui gardent ici de nombreux troupeaux de vaches, de chevres & de porcs, & qui font les meilleurs fromages du Canton. Nous y mangeâmes un morceau de chamois froid que notre Hôte nous avoit fait emporter, & nous

eûmes pour dessert du fromage délicieux & de la crême excellente.

En sortant de cette hutte nous commençâmes à monter avec une peine extrême jusqu'à un lieu où nous nous trouvâmes absolument entourés de montagnes que l'on nous dit impraticables. Nous avions cependant grande envie d'aller plus loin; mais notre Hôte nous assura que nous n'aurions que le temps de rentrer avant la nuit à *Lauterbrunnen*, & que nuls Etrangers, excepté quatre de mes Compatriotes, n'avoient jamais été plus loin (3). Nous nous assîmes donc au pied des glaces pour jouir un moment de la superbe vue des glaciers & des monts qui s'élevoient devant nous.

L'un de ces monts, le *Gross-Horn*, est pyramidal & couvert de neige éternellement glacée. L'autre, le *Breit-Horn*, est un cône d'une prodigieuse hauteur, couronné d'une masse énorme de la glace la plus belle & la plus transparente, sur laquelle les rayons du soleil se réfléchissoient d'une maniere admirable. Les profondeurs qui séparent ces montagnes sont remplies par un immense amas

(3) „ C'étoit un compliment qu'il seroit aisé de „ démentir par des preuves. Quant à moi, j'ai été un „ an après beaucoup plus loin & par une route dif„ férente & plus périlleuse. M. Bourrit, comme on „ le verra dans mon supplément à cette Lettre, a „ fait encore mieux. " *Note du Traducteur.*

de glaces brisées sous toutes les formes imaginables, & du sein des neiges on voit sortir différens torrens, dont le *Schmadi-Brunnen* est le plus considérable. Ces torrens se réunissent pour former le *Gletscher* (4), qui parcourt la vallée de *Lauterbrunnen* dans toute sa longueur, reçoit le *Staub-Bach* & tombe dans l'Aar.

L'ensemble de ce paysage est vraiment magnifique, & présente un curieux & singulier tableau à ceux, sur-tout, qui ne sont point accoutumés à voir les glaces & les neiges résister aux ardeurs de l'été, & border les prairies les plus riches & les forêts de la plus riante verdure. Je vous avouerai, cependant, que l'idée que je m'étois formée de cette étonnante région, sur les descriptions exagérées de quelques Voyageurs, a été trompée, & je trouve que ce n'étoit pas la peine de monter si haut, puisque, de la hutte que nous venions de quitter, nous avions de ce glacier une vue presque aussi satisfaisante. Tout dans la Suisse, excepté

(4) „ Cette petite riviere ne s'appelle point „ *Gletscher* qui veut dire glacier, mais *Gletscher-Bach*, „ torrent du glacier qui n'est qu'un nom local : son „ vrai nom est *Weiss-Lutschine*; il se réunit à la „ *Lutschine noire* qui vient de *Grindelwald*, & ces deux „ torrens confondus tombent dans l'Aar sous le nom „ de *Zwey-Lutschine*. Voy. ci-dessus Lettre XVI, „ note 6. " *Note du Traducteur.*

les glaciers, a plus que rempli mon attente, & cependant, les glaciers sont le phénomene le plus intéressant & l'objet le plus magnifique de cette contrée. La raison de cela est évidente : les relations que nous en avions lues ou entendu faire, avoient trop exalté notre imagination, & nous avions été en droit de nous persuader que tout ce que nous avions vu dans les *Fourches*, étoit très-inférieur en étendue comme en magnificence, à ce que nous verrions ici. Nous nous sommes trompés : les glaciers de *Furca* ne le cedent en rien à ceux que nous avons observés depuis. Je suis, au reste, porté à imaginer que l'ignorance de nos Guides n'a pas peu contribué à décevoir nos espérances, & je ne doute pas que si le hasard nous avoit mieux conduits, nous n'eussions pénétré plus avant dans la partie supérieure de ces montagnes, où nous aurions trouvé des objets de nature à réaliser les peintures les plus vives de notre imagination (5).

Les parties les plus élevées & les plus ina-

(5) „ Je dois à l'intérêt que le Lecteur peut prendre aux glaciers, de le prévenir que les souhaits de M. Coxe n'ont pas tardé à être accomplis, & que l'on trouvera dans la suite de cet Ouvrage une rétractation formelle de ce Voyageur qui se hâte de rendre justice à un phénomène devant lequel toutes les merveilles des montagnes disparoissent. " *Note du Traducteur.*

bordables de ces Alpes, ſont habitées par les bouquetins & les chamois. Ce qu'on raconte de l'agilité avec laquelle ces animaux courent ſur la pente eſcarpée des roches & franchiſſent les précipices, eſt à peine concevable. Leur ſang eſt d'une nature ſi ardente, que les Habitans de ces contrées qui ſont très-ſujets aux pleuréſies, en prennent quelques gouttes délayées dans de l'eau, comme le remede le plus actif contre ce genre de maladie. La chair du chamois eſt regardée comme très-délicate, & en effet, elle nous parut délicieuſe, ſur-tout aſſaiſonnée, comme elle l'étoit, par le plus dévorant appetit.

Les montagnes qui nous entourent ſont couvertes, juſqu'à une très-grande hauteur, de la plus riche verdure, & nous avons vu ſur leurs crêtes de petits Villages dont l'approche ne doit être guere plus aiſée que celle des glaciers.

Au retour de notre excurſion, notre Hôte nous a donné un excellent ſouper : entr'autres choſes, il nous a fait manger le meilleur jambon dont j'aie jamais goûté. Le porc eſt ici extrémement gras : pendant l'été on lui fait paître l'herbe nourriſſante & les plantes aromatiques des montagnes voiſines ; jamais on ne lui donne du lait.

Le Paſteur & ſa femme ſont l'un & l'autre d'un ſingulier caractere, tous deux grands parleurs, mais marqués au coin de la bonté &

de la bienveillance. Ils sont si empressés à obliger, & cherchent avec tant de zele à nous procurer tout ce qui peut nous être agréable, que leurs attentions en deviennent absolument embarrassantes. Hier nous avons été vraiment fâchés d'apprendre que la bonne femme, qui est grosse, avoit passé toute la nuit à faire du pain, des pâtisseries, & à préparer tout ce qu'il nous falloit pour notre voyage au glacier; ce qui nous a fait le plus de peine, c'est qu'elle a voulu absolument nous voir souper, malgré toutes les instances que nous lui avons faites pour l'engager à se retirer. Cet honnête couple a plusieurs enfans, & l'état de la famille ne doit être rien moins qu'aisé, car les bénéfices sont extrémement modiques dans le Canton de Berne, & celui-ci n'est pas des meilleurs. En considération de cela, les Voyageurs qui trouvent ici un asile, font toujours à ces bonnes gens un présent proportionné à la dépense & à l'embarras qu'ils leur ont causé.

Je vais donner un dernier coup-d'œil au *Staub-Bach* avant de dire adieu à nos hôtes & à la vallée de *Lauterbrunnen*.

Je suis, &c.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
DU TRADUCTEUR.

„ HASARDERAI-JE une idée qui m'eſt ve-
„ nue en parcourant la vallée de *Lauterbrun-*
„ *nen*, & à laquelle pluſieurs autres vallées
„ ſemblables avoient déjà donné naiſſance?

„ La vallée de *Lauterbrunnen*, qui peut
„ avoir cinq lieues de profondeur, eſt extré-
„ mement étroite, & ſe préſente comme une
„ fente profonde, formée dans une maſſe de
„ montagnes, & reſſerrée entre les parois ver-
„ ticales de la crevaſſe. L'énorme amas de
„ roches qui s'éleve à droite, eſt plus haut &
„ plus eſcarpé que la chaîne qui regne à gau-
„ che, &, ce qu'il y a de remarquable, tous
„ les torrens conſidérables & d'ancienne ori-
„ gine qui ſe précipitent en chûtes perpendi-
„ culaires & dont M. Coxe fait mention,
„ tombent de ce mur ſeul; les montagnes
„ de la gauche n'en répandent aucun dans la
„ vallée. Cette obſervation m'en fit faire une
„ autre: ſi l'on conſidere cette derniere chaî-
„ ne, on voit preſque par-tout, les élévations
„ correſpondre aux élévations du mur oppo-
„ ſé, & les creux répondre à ſes creux, en
„ ſorte que l'on croit voir à gauche le lit des
„ torrens qui ſe précipitent à droite. Cette

O

„ vallée ne ſeroit-elle, en effet, qu'une fente
„ accidentelle, formée par une révolution
„ quelconque arrivée dans ce maſſif de mon-
„ tagnes, de maniere que les torrens qui cou-
„ loient tous de droite à gauche, perdirent
„ terre tous à la fois & ſe répandirent dans le
„ précipice qui venoit de s'ouvrir ſous eux?
„ La fente auroit, ſans doute, été beaucoup
„ moins large dans l'origine; mais des ébou-
„ lemens ſucceſſifs l'auroient élargie, & ſe-
„ roient en même-temps l'origine de ces pe-
„ tites collines, qui, s'élevant contre ſes pa-
„ rois, me paroiſſent trahir par leur figure
„ le myſtere de leur formation. Ces petites
„ collines, d'ailleurs, ne ſont que des mon-
„ ceaux de débris entaſſés pêle-mêle, & qui
„ ne peuvent être que l'ouvrage d'une grande
„ révolution. J'ajouterai à cela, qu'à meſure
„ qu'on monte vers le glacier, la vallée ſuit,
„ en ſe retréciſſant, la forme d'une crévaſſe:
„ les deux *Steinberg*, que l'on paſſe, ſont
„ comme l'indique leur nom, des amas de
„ pierres briſées; & enfin, la boſſe énorme
„ qui eſt au fond du cul-de-ſac & au centre du
„ glacier, n'eſt de même qu'une maſſe de ruî-
„ nes dans toutes les parties de laquelle on
„ trouve confondus des blocs du marbre qui
„ revêtit la baſe des montagnes, & des quar-
„ tiers du granit qui forme leur noyau & leur
„ cime, des terres argilleuſes & métalliques,
„ des pyrites & des cryſtaux. J'ai cherché à y

„ découvrir des traces volcaniques, mais en
„ vain; il eſt vrai que mes recherches n'ont
„ pu être que très-ſuperficielles, & que le
„ temps m'a manqué.

„ Du fond de cette vallée on pénétroit
„ autrefois directement dans le Valais en
„ paſſant entre deux montagnes, dont l'in-
„ tervalle eſt maintenant envahi par les gla-
„ ces. Les derniers qui ont haſardé ce paſſa-
„ ge, étoient trois ou quatre Valaiſans épou-
„ vantés & pourſuivis pendant la guerre de
„ Religion de 1712. Depuis cette époque,
„ ces régions ſont devenues de plus en plus
„ déſolées & inabordables. Cependant en
„ 1778, l'infatigable M. Bourrit, Auteur
„ de deux voyages autour du Mont-Blanc,
„ & qui annonce dans ce moment-ci un in-
„ téreſſant Ouvrage, réſultat précieux de
„ ſes courſes dans toutes les parties des Al-
„ pes, a trouvé une iſſue latérale qui cô-
„ toye les montagnes qui ſéparent cette partie
„ du Canton de Berne du Valais, & tombe
„ perpendiculairement ſur le paſſage du *Kan-*
„ *der-ſteg*; en ſorte que les Voyageurs auſſi
„ entreprenans que lui, pourront, du fond
„ de la vallée de *Lauterbrunnen*, joindre
„ le *Gemmi*, ſans faire le long détour dont
„ M. Coxe parle dans la Lettre ſuivante.
„ Dans ce paſſage, M. Bourrit a trouvé un
„ grand & magnifique réſervoir d'eau, placé
„ dans la plus affreuſe des ſolitudes. A cette

„ époque, malheureusement, j'avois quitté
„ les Alpes, & je n'ai pu jouir de cette in-
„ téressante découverte.

„ Suivant MM. *Wittenbach* de Berne &
„ *Wolf* de Soleure, qui ont mesuré la hau-
„ teur de la chûte du *Staub-Bach*, au moyen
„ d'une corde & d'un plomb très-lourd,
„ cette chûte a, dans ses moindres dimen-
„ sions, neuf cents pieds. Sa partie supé-
„ rieure offre un phénomene singulier &
„ qu'il est également difficile ou de décrire
„ ou de peindre : au moment où le torrent
„ échappe au canal qui le verse dans la val-
„ lée, le vent saisit & soutient quelques filets
„ isolés de ses eaux trop légers pour se pré-
„ cipiter avec toute la masse, & les prome-
„ nant au gré de ses caprices, suspendus long-
„ temps avant d'être dispersés en pluie, offre
„ à la vue le singulier spectacle d'un petit
„ torrent qui flotte dans les airs comme un
„ ruban d'argent. La meilleure partie du
„ *Staub-Bach* se dissipe en un brouillard er-
„ rant qui humecte au loin les prairies, &
„ en nuages qui s'élevent dans l'atmosphere;
„ sans l'éminence, qui à la moitié de sa
„ chûte arrête une portion de ses eaux déjà
„ réduite en pluie, il n'en arriveroit rien à
„ terre qu'une légere vapeur; mais ce que
„ cette roche rassemble, découle le long de
„ sa pente, & vient former au pied de la
„ montagne un petit ruisseau, reste imper-

„ ceptible d'une riviere aſſez conſidérable.
„ Un vent très-fort ſouffle continuellement
„ autour de cette chûte : il eſt des plus im-
„ pétueux au-deſſous d'elle. Pendant l'hiver
„ le torrent réſiſte quelque temps à la gelée;
„ mais, dans les grands froids, ſes eaux ré-
„ duites en gouttes ſe condenſent en forme
„ de grêle & repréſentent d'une maniere ſen-
„ ſible la formation de ce météore dans l'at-
„ moſphere. Cette grêle tombe avec un bruit
„ épouvantable & annonce la congélation
„ entiere du torrent qui bientôt ſe préſente
„ ſous la forme d'un énorme glaçon ſuſpendu
„ au bord de ſon canal, & dont le volume
„ augmente juſqu'à ce que ſon poids l'en-
„ traîne & le faſſe tomber ſur les amas de
„ glaces qui ſont au-deſſous de lui, avec un
„ fracas que le tonnerre & les lavanges peu-
„ vent à peine égaler. “

LETTRES

SUR

QUELQUES CANTONS

DE

LA SUISSE,

ÉCRITES EN 1819.

Hospice de Grimsel. (Lettre XXVI)

PARIS,
H. NICOLLE, LIBRAIRE, RUE DE SEINE.
M. DCCC. XX.

LETTRE X.

A LA MÊME.

Lauterbrunnen, ce 18 août.

Route d'Interlacken à Lauterbrunnen. — Aspect de cette dernière vallée. — La Hunnenflue, ou roche des Huns. — Fameuse cascade du Staubbach. — Autres cascades. — Villages aëriens. — Effet magnifique du crépuscule sur les hauteurs de Lauterbrunnen.

Une route praticable pour les voitures peut conduire en quelques heures d'*Unterséen* aux vallées de *Lauterbrunnen* et de *Grindelwald*, et c'est ordinairement en char que s'y rend le plus grand nombre de ces indolens citadins qui s'arrachent un moment aux molles habitudes du séjour des villes, pour venir bâiller en présence des Alpes. Mais pour tout homme qui y porte un peu d'imagination, de

savoir et de goût, il n'est qu'une seule manière de visiter ces régions intéressantes : c'est de les parcourir à pied, sans suivre d'autre direction que celle de ses idées, sans avoir d'autre témoin que soi-même, afin de n'être point distrait par un babil importun, dans la contemplation de tant d'objets nouveaux, ou du moins de ne point laisser affoiblir et partager, par des réflexions étrangères, l'impression directe de ces objets. C'est ainsi que je me suis acheminé gaîment, un bâton à la main, chargé d'un sac qui renfermoit des provisions, une carte et quelques livres, et précédé du guide David Michel, cadet d'une troupe et d'une famille, dont le nom et les voyages sont connus de toute la Suisse.

Il étoit cinq heures du matin quand je quittai *Unterséen*. Le plus beau jour éclairoit cet amphithéâtre de montagnes, au-dessus desquelles dominoit la cime resplendissante de *la Vierge*, et l'éclat de sa robe argentée sembloit emprunter, des premières clartés du matin, une teinte plus virginale encore. Un sentier agréable conduit, à l'ombre de ces beaux noyers, d'*Interlacken* jusqu'au pied du petit *Rüggen*, et de là se dirige, par des détours qu'on seroit tenté de prolonger encore, vers cette autre éminence que couvrent les ruines du château d'*Unspunnen*. A cette heure, les torrens de lumière versés sur la campagne, le bruit des

troupeaux qui remontoient dans les pâturages; le mouvement et la vie qui animoient au loin cette scène champêtre, formoient, avec le deuil et le silence de ces ruines, un contraste qui m'en faisoit paroître l'aspect plus imposant encore. Mais avide de sensations nouvelles, je m'éloignai d'un pas rapide. Au-delà de *Wildershwyl*, dans l'étroit passage que laissent entre leurs bases le *Sulisberg* et l'*Abendberg*, s'ouvre la vallée profonde de *Saxeten*, dans laquelle la vue ne pénètre qu'à peine, circonscrite des deux côtés par d'énormes remparts, et bientôt arrêtée par les sommités blanchies des glaciers qui apparoissent du fond de cette vallée. Plus loin on passe, sur un pont formé de troncs de sapins, le torrent du *Sulisbach*, qui va décharger à quelques pas au-dessous, dans le lit de la *Lutschine*, la fureur de ses ondes toujours chargées des débris du roc qui le verse et l'alimente. C'est en cet endroit que commence la vallée des *deux Lutschines*, ou *Zweylütschinen-Thal*, entrée commune aux deux vallées de *Lauterbrunnen* et de *Grindelwald*. La route à côté de laquelle roule, quelquefois au niveau du sol, le plus souvent à une assez grande profondeur, le torrent de la *Lutschine*, suit presque constamment la direction du midi, jusqu'au village de *Zweylütschinen*, où, arrêtée tout à coup par un énorme

rocher, elle tourne brusquement à l'est, vers le *Grindelwald*, et de l'autre côté s'enfonce, en suivant sa première direction, entre les rochers coupés à pic de *Lauterbrunnen*.

Voilà bien le plan de la route; mais puis-je espérer de t'en retracer, avec autant d'exactitude, toutes les pittoresques images? Bornée des deux côtés par les flancs singulièrement élevés du *Sulisberg* et du *Breitlauenen-Alp*, le premier, d'un aspect sombre et menaçant, le second, embelli des plus verdoyantes forêts et des plus riches pâturages de la Suisse; offrant ainsi, à chaque mouvement du terrain, une foule de points de vue d'une variété infinie et d'un effet incomparable; dans le fond, la *Lutschine*, dont les ondes, naturellement blanchâtres, et comme savonneuses par la neige qui les produit, roulent avec un bruit terrible sur un lit creusé dans la montagne et hérissé de ses débris, et forment, en tombant du haut de ces rocs, ou en jaillissant contre leurs parois, mille cascades écumantes; le tonnerre et l'impétuosité de ces eaux sans cesse grossies et rompues dans leur cours; les longues tiges de sapins qui les traversent; et, du haut de ces ponts tremblans, l'indolent pasteur et le troupeau suspendus sur l'abîme; les énormes saillies du rocher qui semblent prêtes à écraser le voyageur, tandis

que le sol ébranlé par le torrent, frémit sous ses pas: voilà les objets qui, à chaque instant, frappent, étonnent et ravissent son âme. Dans un des endroits les plus sauvages de cette route solitaire, sous un roc qui semble en fermer le passage, j'ai lu une inscription qui rappelle un crime affreux commis en ce lieu même. Un frère y assassina son frère pour envahir son héritage. Mais il ne recueillit de son forfait que l'opprobre éternel attaché à sa mémoire; et ce monument du crime, rendu plus terrible encore par tous les objets qui l'accompagnent, produit ici une impression dont l'âme la plus farouche ne pourroit se défendre. Qu'il seroit à souhaiter que la justice humaine eût toujours aussi bien choisi le théâtre où elle veut frapper les esprits du peuple d'une salutaire terreur; et qu'en Suisse surtout, où le hideux appareil des instrumens du supplice contraste, d'une manière si affligeante, avec les mœurs douces de la nation et les riantes images de la nature, ces leçons menaçantes fussent partout repoussées, comme elles le sont ici, dans l'horreur des déserts qui en rendent l'effet plus sûr et l'impression plus profonde!

On arrive, après deux heures de marche, au village de *Zweylütschinen*, situé à l'endroit même de l'embranchement des deux routes et de la jonc-

tion des deux torrens, dont l'un, sous le nom de *Lutschine noire*, sort des glaciers du *Grindelwald;* l'autre, appelé par opposition *Lutschine blanche*, est celui dont je venois de remonter le cours, et que je me proposois de suivre jusqu'à sa source cachée dans les glaciers de *Lauterbrunnen*. C'est ici que s'ouvre la vallée de ce nom; et, dès l'abord, elle présente l'apparence d'une immense crevasse produite par le déchirement des montagnes qui l'enserrent, et dont les flancs se dressent des deux côtés avec une roideur et à une élévation surprenantes. Sur la gauche, une masse gigantesque, la *Hunnenflue*, ou *roche des Huns*, frappe les yeux par son attitude imposante et par la régularité de ses couches disposées en terrasses horizontales et couvertes de gazon, qui la font ressembler à un vaste bastion posé là pour soutenir le poids des montagnes intérieures. Le peuple qui, là comme ailleurs, transforme souvent ses propres sensations en traditions historiques, a donné à cet énorme rocher un nom qui rappelle le terrible nom des Huns, dont les dévastations vivent encore dans sa mémoire; et quoique cette étymologie ne repose que sur des idées populaires, elle est peut-être aussi sûre et certainement plus intéressante que celle que propose le savant historien de la Suisse.

A peu de distance de la *Hunnenflue*, le torrent du *Sausbach* qui se précipite en écumant du haut des monts voisins, apporte à la *Lutschine* le tribut de son onde; et bientôt le fond de la vallée se découvre entre deux énormes parois de montagnes à pic, qui n'offrent plus, comme la *Hunnenflue*, de terrasses circulaires ou de fentes verticales, mais une masse compacte, uniforme, qui sue en quelque sorte l'eau qu'elle recèle, et forme une muraille calcaire et continue, d'une hauteur moyenne de mille à douze cents pieds. Le fond de cette vallée même n'a guère plus d'un demi-quart de lieue de large; et des deux côtés de la *Lutschine*, qui la sillonne en mugissant, des pierres amoncelées par les torrens, remplissent en quelques endroits cette largeur du vallon. Je m'arrêtai, saisi d'un sentiment confus d'admiration et d'anxiété. Au-dessus de ces formidables remparts qui laissent à peine un passage à la lumière, mon œil n'apercevoit ni les rians pâturages ni les habitations humaines qui les couronnent ; je ne voyois en face de moi que la ligne éblouissante des montagnes glacées, et particulièrement la *Jungfrau*, dont le sommet se détachoit alors de ce magnifique amphithéâtre, avec une telle pureté de contours, que je pouvois en distinguer les formes les plus délicates, et compter en quelque sorte tous les plis du vaste

manteau de neige qui l'enveloppe. Cependant le soleil, repoussé par l'épaisse muraille des montagnes de la gauche, n'éclairoit encore, à près de neuf heures, que le revers occidental de la vallée. Je marchois dans l'ombre, au milieu des légères vapeurs du matin; mais la fraîcheur de l'air, en allégeant ma poitrine du poids immense qui avoit semblé d'abord l'accabler, fit bientôt succéder, à cette impression pénible, les émotions les plus douces, lorsque, ramenant ma vue autour de moi, je pus la fixer sur les objets qui m'entouroient. L'agréable verdure du vallon de *Lauterbrunnen* contrastoit avec le sombre aspect des montagnes qui l'encaissent; à mes pieds la *Lutschine* murmuroit, toujours blanchissante d'écume, mais avec un bruit moins formidable, sous des bouquets d'aulnes et de saules; et, sur la route même, quelques tilleuls et de superbes érables récréoient mes yeux fatigués de la sévère et uniforme couleur des sapins. A mesure que j'avançois, quelques traces de culture faisoient à mes pensées une diversion plus agréable, en m'annonçant, à l'issue de ces déserts sauvages, la présence et la vue de mes semblables. Je n'étois plus qu'à un quart de lieue du village, et j'avois pris un crayon pour essayer de fixer, du moins à mes yeux, quelques traits du ravissant tableau qui al-

loit leur échapper, lorsque mon guide, en appelant mon attention vers un autre point de la vallée, me fit apercevoir la cascade du *Staubbach*, qui se déployoit alors à mes regards dans toute son étendue.

Me lever, recommencer ma course et précipiter mes pas, sans plus regarder ni en avant ni en arrière, fut l'affaire d'un moment. Je ne repris haleine et ne relevai la tête, que lorsque, averti par le bruit de la chute des eaux et par la poussière humide qu'elles répandent au loin dans les airs, que j'étois parvenu au pied même du rocher qui les reçoit, je crus pouvoir embrasser d'un seul regard toutes les parties de ce spectacle enchanteur.

Le point d'où j'avois aperçu pour la première fois le *Staubbach*, étoit éloigné de celui où je me trouvois, d'environ une demi-lieue que j'avois faite en courant. J'arrivai trempé de sueur et haletant, sur l'éminence formée de cailloux bruns et tranchans que les eaux du torrent entraînent en se précipitant; et malgré la pluie abondante et subtile qui m'enveloppoit de toutes parts et pénétroit mes vêtemens, je voulus contempler quelque temps, à l'abri même du rocher, le magnifique spectacle de ces eaux qui semblent à la fois se verser et se perdre dans les airs. A cette heure où les rayons du soleil les traversoient dans tous les sens, je

voyois s'y produire et s'y effacer sans cesse les brillantes couleurs de l'iris, qui tantôt se balançoit au gré d'un vent impétueux, comme une écharpe voltigeante et légère, tantôt rabattu soudainement au pied du roc, me couvroit tout entier d'une auréole éblouissante. Mais quelque charme que j'éprouvasse à contempler ces accidens si variés et si riches de la lumière et des eaux, il me fallut bientôt chercher à quelque distance de là une station plus commode et même moins périlleuse. Le vent qui s'engouffre avec violence dans ce creux du rocher, permettroit à peine de s'y tenir, quand bien même les gouttes de pluie dont il est chargé n'en feroient pas craindre l'approche; et le secours du parapluie, que recommande l'auteur d'un voyage récent dans l'*Oberland*, ne seroit pas seulement ridicule en cet endroit, il y seroit encore inutile : car la pluie et le vent sont les moindres inconvéniens dont on ait à s'y garantir. De petits cailloux, détachés des montagnes, tombent sans cesse au pied du roc avec le bruit et la rapidité de la grêle; la poussière humide qui les enveloppe, n'en laisse le plus souvent apercevoir la chute, que par l'odeur de soufre qui s'exhale des saillies du roc, contre lesquelles ils rebondissent en tombant; et ces cailloux vont quelquefois atteindre au loin un observateur imprudent. C'est ce qui manqua de m'arriver:

je vis voler autour de ma tête quelques-uns de ces éclats du roc, qui me tirèrent de l'admiration où j'étois plongé. Je m'éloignai alors, quoique encore à regret ; et je cherchai, à peu de distance du rocher et hors de la direction de l'épais brouillard qui en humecte au loin les parois, une place d'où je pusse envisager sans crainte et embrasser d'une seule vue tout le cours du *Staubbach*.

Je n'essaierai point de te décrire l'impression qu'il fit sur moi. Comment, après tant de voyageurs, d'artistes, de poëtes, qui en ont fait chacun à leur manière de si magnifiques récits, trouverois-je à mon tour des couleurs qui fussent neuves sans cesser d'être vraies? Je dois craindre de me brouiller avec ceux dont l'admiration trop exclusive ne souffre pas qu'on en rabatte rien; je dois craindre surtout d'affoiblir mes propres impressions, en voulant les retracer, et de dissiper des images brillantes et fugitives, comme les ondes mêmes du *Staubbach*, en les soumettant à l'épreuve rigoureuse de la réflexion. Cependant, comme je ne veux dissimuler avec toi aucune de mes impressions, j'avouerai franchement que le *Staubbach* m'a paru inférieur à sa renommée, et qu'il n'a point produit sur mon imagination l'effet auquel m'avoient préparé mes lectures. La hauteur de la chute est certainement très-imposante, et

sous ce rapport, elle peut passer encore pour la reine des cascades. M. Wyttenbach, sous le nom duquel M. Ramond et M. de Stapfer rapportent chacun deux évaluations de cette chute assez différentes, l'estime à peu près de neuf cents pieds de France; et ce cours d'eau, qui n'est nulle part interrompu par des saillies de rocher, est sans doute le plus considérable qui existe d'une telle étendue. Mais il s'en faut bien que le volume de ces eaux réponde aux magnifiques descriptions qu'on en a faites; et sous ce rapport aussi, on peut dire que la hauteur de la cascade en diminue l'effet. Les deux ruisseaux qui de la corniche du *Pletshberg* se précipitent vers la vallée, amincis à l'œil par cette élévation, et perdus dans un léger nuage qui semble lui-même s'évanouir au milieu des airs, ne paroissent plus que deux filets d'eau assez maigres. Bientôt on voit cette poussière humide se condenser sur le roc qui la recueille, et les deux ruisseaux se réunir pour se séparer de nouveau sous la forme de petits rubans argentés qui flottent et se déroulent sur les parois de la montagne jusqu'à son extrémité inférieure, tandis que la partie la plus subtile de ces eaux, emportée par le vent, se balance au loin dans l'air et n'arrive sur le sol continuellement détrempé, que comme une douce rosée et une vapeur imperceptible.

Il y a loin sans doute de ce tableau, quoique infiniment agréable, au spectacle décrit par Haller, d'*une rivière qui naît dans les airs, sort des nues et se verse de nouveau dans les nuages*. C'est encore moins *ce fleuve* que l'imagination d'un autre poëte allemand, Baggesen, a vu *descendre avec impétuosité de l'empirée*, et *ces ondes qui partent avec le fracas du tonnerre, en menaçant d'engloutir toute la contrée*. De quelque imagination qu'on soit doué, je doute qu'aucun des admirateurs du *Staubbach* le reconnoisse à ces images gigantesques; et pour moi qui n'ai pu le voir qu'avec mes propres yeux, dans ses formes légères et vaporeuses; sous l'aspect de banderolles flottantes qui se jouent dans les airs, de vapeurs aériennes qui, mille fois interrompues dans leur chute et sans cesse dissipées par le vent, semblent ne pouvoir jamais atteindre la terre; de ruisseaux de lait, dont la blancheur paroît encore plus éblouissante le long du noir rocher qu'ils humectent; j'avouerai sans peine que j'ai trouvé tout cet ensemble plus gracieux, comme il est certainement plus vrai, que le *Staubbach* de Haller, que ce torrent colossal, si je puis m'exprimer ainsi, qui n'exista jamais que dans une imagination décidée d'avance à le voir ainsi. En dépit donc des poëtes qui exagèrent tout, et des critiques qui ne dénaturent guère moins ce

qu'ils tentent d'apprécier, le *Staubbach* me paroît encore une cascade unique dans son genre et singulièrement agréable. Tout ce qu'a fait ici la nature, le fond du tableau, les accessoires, le cadre, tout est très-beau. Le mal est que les poëtes ont voulu chanter, les artistes peindre et les voyageurs mentir; et ce qu'ils ont prétendu ajouter ici à la vérité, la rappetisse et l'enlaidit par les efforts mêmes qu'ils ont faits pour l'exagérer et l'embellir.

Rassasié de ces objets, je cherchai bientôt à m'en distraire par de nouvelles images, et l'admiration que je croyois avoir épuisée, se ranima toute entière à l'aspect du vallon de *Lauterbrunnen*, dont je n'avois pris encore qu'un aperçu superficiel. Tel est en effet, ma chère amie, le caractère des beautés de la nature, que l'impression qu'elles produisent peut se renouveler sans cesse et ne fatigue jamais. Il en est de même des douces affections qu'elle forme dans nos cœurs, et dont le charme augmente à mesure qu'on en jouit. Souvent aussi, ces deux heureuses dispositions se réunissent en présence des objets faits pour les exciter; la contemplation mène à l'attendrissement, et à son tour l'œil, averti par le cœur, découvre dans les objets physiques une foule de rapports sensibles et de charmantes harmonies, qui doublent nos plaisirs en ajoutant à nos connoissances. C'est

ainsi qu'au ravissant aspect de la vallée de *Lauterbrunnen*, je me rappelai plus délicieusement que jamais le souvenir de ce que j'aime; je sentis, à l'émotion qui me gagnoit, que cette image embellissoit encore celles que j'avois sous les yeux; et c'est ici surtout que j'éprouvai combien, en présence des beautés que la nature étale, sont puissans et doux les sentimens qu'elle inspire.

La vallée de *Lauterbrunnen* * doit son nom et sa célébrité à ses nombreuses cascades, entre lesquelles le *Staubbach* a long-temps captivé seul l'attention des voyageurs. Mais s'il fait l'un des agrémens du tableau, il est loin à mes yeux d'en être le principal ornement; et cette cascade, qui fut si long-temps un objet d'enthousiasme, pourroit devenir victime d'un autre caprice de la mode, sans que *Lauterbrunnen* cessât d'attirer les hommages des vrais amis de la nature. Un vallon qui n'a jamais plus d'un quart de lieue de large, et le plus souvent qu'un demi-quart, constamment enfermé entre deux énormes parois de rochers, dont l'une, presqu'absolument verticale et inaccessible, ne laisse apercevoir au-dessus d'elle que le ciel et les eaux qui semblent en descendre, et dont l'autre s'élevant par d'insensibles degrés jusqu'aux extrê-

* *Pure fontaine.*

mes confins de l'hiver, se couvre de vertes prairies, de sombres forêts ou d'agréables habitations; ce vallon, qui paroît au premier coup d'œil abîmé dans cette effroyable profondeur, présentant d'un côté l'image d'une horrible stérilité, et de l'autre, celle de la végétation la plus riante; et terminé enfin par un amphithéâtre de montagnes disposées en terrasses, au-dessus desquelles dominent, comme au-dessus des nues, les cimes inabordables des monts glacés : tel est l'aspect de cette vallée unique, où la nature s'est plu à prodiguer, sur le théâtre le plus resserré, ses traits les plus fiers et les plus aimables, ses couleurs les plus riantes et les plus sombres.

Le vallon de *Lauterbrunnen* s'étend, dans la direction du nord au sud, l'espace de deux lieues et demie, depuis *Zweylütschinen* jusqu'au hameau de *Stechelberg;* de là jusqu'aux mines, maintenant abandonnées de *Trachsellauinen,* il se dirige vers le sud-ouest l'espace d'une lieue; et tournant brusquement à l'ouest, il se termine, à une lieue et demie plus loin, au pied de montagnes inaccessibles, qui ne laissent entre elles aucune issue. Deux vallées latérales, également sans issue, viennent aboutir à la vallée de *Lauterbrunnen* : celle de *Sévinen*, ou *Sevinen-thal*, qui s'ouvre sur le revers occidental, et court dans la direction du

nord-est; et, sur le revers opposé, celle de *Trümmlethen*, gorge étroite, stérile, d'un aspect et d'une profondeur horribles, dans laquelle descendent les neiges et les torrens du pied de la *Jungfrau*. Les montagnes qui forment le revers oriental du vallon de *Lauterbrunnen*, le *Mannlichen*, le *Tschuggen* et le *Lauberhorn*, parviennent généralement à une moindre hauteur, que la chaîne occidentale, dont les principales sommités, le *Shilthorn*, le *Pletshberg* et le *Sausgrat*, sont presque toujours couvertes de neige. De là, sans nul doute, et non pas d'après la raison que donne M. Ramond, ces nombreuses sources qui jaillissent des rochers de cette chaîne, et qu'alimente la fonte perpétuelle des frimas dont elle est chargée. Les principales de ces sources, sous les noms de *Spissbach*, de *Staubbach*, de *Mürrenbach*, de *Gimmelbach* et de *Schiltwaldbach*, se précipitent vers la vallée, en cascades écumantes; et le bruit et l'élévation de leur chute, le volume et l'éclatante blancheur de leurs eaux contribuent à appeler surtout de ce côté l'attention des voyageurs. Mais l'autre paroi de la vallée n'est pas aussi complétement dépourvue de cet ornement, que l'assure le savant que je citois tout-à-l'heure: et, sans parler de plusieurs petits ruisseaux sans nom, qui, tombant de la *Wengen-Alp*, ressem-

blent de loin à des rubans argentés flottant sur le gazon, deux cascades charmantes, le *Trümmelbach* et le *Maettelibach*, sont dignes de fixer les regards des voyageurs, comme elles ont exercé les pinceaux des artistes.

Dirai-je qu'au-dessus de ces rochers à pic du revers occidental, dont l'œil mesure en tremblant la hauteur, et qui ne semblent accessibles qu'à l'aigle des Alpes, des hommes ont fixé leur habitation? Je le croyois pour l'avoir lu, et j'y crois à peine depuis que je l'ai vu: car c'est surtout ici que la vérité même est invraisemblable. En se plaçant sur les premiers gradins de la *Wengen-Alp*, on découvre, au-dessus de la corniche qui domine le bassin de *Lauterbrunnen*, une crête de montagnes qui s'élèvent par des degrés peu sensibles jusqu'à la limite des neiges. Le flanc de ces montagnes, sillonné de profondes vallées et semé de pâturages, offre aussi plusieurs hameaux qui, disséminés à la manière suisse, couvrent presque, en y comprenant les chalets intermédiaires, une ligne de deux à trois lieues, et dont les humbles habitations, vues à cette hauteur, ressemblent à ces petits dômes de sable que, dans tes promenades champêtres, tu as sans doute plus d'une fois foulés aux pieds: ces villages aériens sont ceux de *Eisenflue*, de *Gimmelwald* et de *Mürren*, dont le dernier

compte presque un aussi grand nombre d'habitans que la paroisse même de *Lauterbrunnen*. On est saisi d'un frémissement involontaire, en contemplant ces fragiles demeures suspendues au bord des abîmes, et placées si fort au-delà des nues; et l'œil ne se promène qu'avec effroi sur des pentes rapides que le hardi montagnard franchit habituellement, sans y attacher l'idée du danger.

Je crus cependant m'être assez familiarisé par une longue contemplation, avec la structure et la direction de ces sentiers escarpés, pour essayer en les suivant de parvenir à la corniche du haut de laquelle le *Staubbach* se verse dans la vallée. Je fus obligé de gravir pendant près de deux heures avec des peines infinies, jusqu'au dernier escarpement du roc qui soit accessible. Placé enfin au-dessus de l'endroit même d'où le *Staubbach* prend son essor, je jouis d'un des plus beaux spectacles qu'il soit possible d'imaginer. Quand ma vue se fut rassurée sur l'effroyable précipice qui s'ouvroit à mes pieds, sans que j'en pusse envisager la profondeur, et que, planant sans crainte au-dessus de l'abîme, je pus promener mes regards autour de moi, quel éclat et quelle magnificence dans les masses gigantesques qui, de toutes parts, bornoient mon horizon et agrandissoient ma pensée! Au nord, les pointes aiguës de l'*Iselten-Alp*, pa-

reilles à deux dents terribles, me sembloient défier la foudre dont elles portent les redoutables cicatrices. Les pâturages de la *Wengen-Alp*, ornés, d'étage en étage, de jolies habitations champêtres, se développoient devant moi, et contrastoient par leur verdure si fraîche et leur aspect si riant, avec les formes sauvages des rochers bizarrement découpés qui les surmontent. Enfin, le fond de ce tableau étoit formé par la ligne des glaciers, dont l'œil peut embrasser ici une étendue considérable, depuis le sommet du grand *Eiger* jusqu'aux cimes du large *Breithorn*. La *Jungfrau* domine encore tout cet amphithéâtre de glaces; et, nulle part, son attitude ne m'avoit paru si majestueuse et si fière. Debout entre ses pâles courtisans, cette reine des frimas se montre ici appuyée sur son énorme piédestal, la *Stelliflue*, dont la couleur sombre et rougeâtre fait ressortir plus vivement l'éclatante blancheur de sa robe argentée; et, au-dessus de cette masse imposante, un rocher, façonné d'une manière bizarre, rappelle à l'imagination superstitieuse et grossière du pâtre des Alpes, le capuchon d'un moine, dont il offre la forme et dont il a reçu le nom.

Le soleil commençoit à s'abaisser derrière l'amphithéâtre des montagnes, lorsque j'étois encore occupé à considérer tous les détails de ce magnifi-

que tableau. Bientôt il disparut tout-à-fait, et tandis que les premières ombres du crépuscule se projetoient à mes pieds dans le sombre bassin de *Lauterbrunnen*, les cimes des monts opposés se coloroient successivement des diverses nuances de l'iris. Peu après je vis s'éteindre les derniers feux du soleil sur les sommités de glace qui les réfléchissoient auparavant; le front seul de la *Jungfrau* brilloit encore de tout son éclat. Il se couvrit enfin lui-même d'une pâleur mortelle; et je ne sais si ce front décoloré et cette attitude morne et silencieuse d'un colosse qui s'enveloppe des sombres voiles de la nuit, ne faisoient pas sur mon âme une impression plus forte, que lorsqu'il m'avoit apparu à la clarté du jour, dans toute la majesté de ses formes. Il fallut enfin que mon guide vînt m'arracher à cette contemplation mélancolique; et je redescendis d'un pas rapide, au risque de me briser contre les rochers et de rouler dans la vallée déjà obscurcie par la nuit.

LETTRE XI.

A LA MÊME.

Lauterbrunnen, ce 19 août.

Voyage aux glaciers de Lauterbrunnen. — Sichellauinen. — Lavange permanente de Stufenstein. — Refroidissement progressif de ces vallées, et réflexions à ce sujet. — Fameuse cascade du Schmadribach. — Description du vallon d'Ammerten. — Retour à Lauterbrunnen ; triste condition de ses habitans.

La plupart des voyageurs ne passent qu'une journée à *Lauterbrunnen ;* et il faut convenir que pour voir le *Staubbach* qui seul les y attire, il n'en faudroit même pas tant. Mais cette vallée est d'une structure si extraordinaire, que je n'ai pu me résoudre à la quitter, avant d'en avoir envisagé tous les aspects et atteint les profondeurs. Tel est

le but que je me proposois dans l'excursion dont je vais te rendre compte. La cascade du *Schmadribach*, qui se trouve à l'extrémité la plus reculée de cette vallée, commence d'ailleurs à jouir d'une célébrité qui éclipse celle du *Staubbach*; et j'étois d'autant plus curieux de vérifier si à cet égard la renommée n'étoit pas un peu trompeuse, qu'aucun voyageur, à l'exception du professeur Wyss, dont l'ouvrage n'est pas connu en France, ne nous avoit donné encore une description du *Schmadribach*; car le peu de mots qu'en dit M. Coxe, loin de pouvoir satisfaire la curiosité, feroit presque soupçonner qu'il n'en parle pas d'après lui-même.

Les gens du pays estiment de trois à quatre heures le chemin qu'il faut faire depuis l'auberge de *Lauterbrunnen*, jusqu'au pied des glaciers qui terminent la vallée. Une grande partie de ce chemin traverse une région déserte et presqu'inabordable. Je partis donc de très-bon matin, afin d'atteindre au terme d'une course si fatigante, avant l'heure où les feux du soleil concentrés dans ces gorges profondes, y font éprouver, en présence même du plus rude hiver, une chaleur insupportable. Un léger brouillard répandu au-dessus de la vallée, me déroboit la vue des Hautes-Alpes, dans la région desquelles j'allois pénétrer; je m'arrêtai quel-

ques instans devant le *Staubbach*, dont la source cachée par ce brouillard, sembloit alors jaillir du sein des nuages ; et la blancheur de ses ondes, foiblement éclairées par le crépuscule, donnoit à cette cascade l'aspect mélancolique d'un long spectre vaporeux appuyé contre le roc. A quelque distance de là, celles de *Mürrenbach* et de *Gimmelbach*, qui tombent avec fracas de plusieurs saillies du rocher, animoient cette scène silencieuse par le bruit de leur chute et par les mouvemens variés de leurs ondes. Bientôt les énormes rochers qui enferment la vallée, se rapprochent et prêts à se toucher, dressent avec plus de roideur leurs flancs escarpés et leurs têtes menaçantes. Il est impossible de ne pas éprouver une sorte de terreur, en se voyant resserré de toutes parts entre des masses aussi gigantesques. Vainement voudroit-on s'élancer au-delà par la pensée ; l'œil ne découvre aucune issue, et l'imagination même est circonscrite dans les bornes étroites de l'horizon. La profonde vallée de *Sévinen*, qui s'ouvre sur la droite, ne se présente que sous l'aspect d'une large fente irrégulière, à demi-voilée par un noir rideau de sapins, et presque entièrement obstruée par les rochers qu'entraîne la *Sévi-Lutschine*, une des sources de la *Lutschine* de *Lauterbrunnen*; et sur la gauche, l'humide gorge de *Trümmlethen*

attristeroit bien davantage les regards, par le spectacle des avalanches qui s'y écoulent incessamment, si la vue pouvoit plonger dans ces effroyables profondeurs.

Parvenue en cet endroit, la route jusqu'alors assez droite et assez unie, s'élève rapidement sur une éminence nommée *Stechelberg*. A quelque distance, le chétif et misérable hameau de *Sichellauinen* marque la dernière limite entre le sol habitable et l'empire des frimas éternels. On ne rencontre plus dans ces déserts, que quelques chalets solitaires et les ruines des bâtimens construits il y a peu d'années, pour l'exploitation des mines de plomb. Mais tant de causes de destruction conspirent ici contre ces foibles restes de l'industrie humaine, qu'ils auront bientôt disparu; comme si la nature elle-même dédaignoit ce contraste des monumens de notre impuissance, avec la grandeur et la perpétuité de ses ouvrages!

On passe pour la dernière fois, sur un pont formé de tiges de sapins assemblées sans art, le torrent de la *Lutschine* qui bondit avec un bruit épouvantable. La vallée, en se dirigeant à l'ouest, s'élève et se rétrécit de plus en plus. Bientôt la roche primitive perce le sol léger qui la recouvre, et l'on ne marche plus que sur des débris de gneis et parmi d'énormes blocs de granit. La route

aboutit enfin à un enfoncement que la *Lutschine* remplit tout entier de ses ondes écumantes. Il faut gravir, au moyen d'entailles qu'on y a faites au ciseau, sur un énorme rocher qui domine le torrent, et qu'on peut regarder comme la première marche du palais de l'hiver. Tout en effet offre ici l'empreinte de la désolation éternelle. On touche à ces montagnes colossales, dont la cime est en tout temps chargée de neige; et les glaçons qui s'en détachent, roulent à vingt pas du voyageur dans le torrent qui les emporte avec une violence et un bruit inexprimables. C'est surtout du haut du roc dont j'ai parlé, en face de la *Stufenstein-Lavine*, ou *Lavange de Stufenstein*, que l'on jouit le mieux de l'aspect et des effets de ce terrible phénomène. Au-dessous de la région des neiges, qui du sein de la *Jungfrau* se prolongent sur les innombrables sommets du *Breithorn*, du *Groshorn* et du *Tshingelhorn*, les flancs déchirés d'un mont rougeâtre, ou *Rothhorn*, servent habituellement de lit aux avalanches. Les neiges, en s'écoulant par cette voie à mesure qu'elles se fondent dans les régions supérieures, ont produit peu à peu une croûte solide qui chaque jour s'étend dans la vallée, et sur laquelle les frimas sans cesse accumulés se durcisent et se perpétuent. D'énormes glaçons, entassés dans le lit de la *Lutschine*, y for-

moient encore au mois d'août les arches mobiles d'un pont, qui bientôt peut-être étendra plus loin le triste domaine de l'hiver. Debout sur ces glaçons, j'ai contemplé de près avec douleur le progrès de cette avalanche permanente, dont l'atmosphère glacée dessèche au loin un sol auparavant fertile; et j'ai craint d'envisager l'époque, sans doute trop prochaine, où l'humble et foible végétation qui vient expirer à ses pieds, disparoîtra tout-à-fait sous les glaces.

C'est une chose bien digne de l'attention des philosophes, et qui ne sauroit manquer de frapper même le simple voyageur, que cette marche de l'hiver vers des contrées long-temps favorisées par la nature; et il est peu d'endroits dans les Alpes, qui rendent cette observation plus sensible, que celui où je me trouvois alors. Je ne sais quelle confiance méritent certaines traditions locales, suivant lesquelles une route auroit jadis été pratiquée entre le *Mœnch* et l'*Eiger*, pour descendre au *Valais*; je doute qu'il ait été un temps où, de mémoire d'homme, les cimes de la *Blümlis-Alp* et même de la *Jungfrau*, ces cimes revêtues aujourd'hui d'une cuirasse impénétrable de glace, étoient couvertes de verdure et semées de pâturages. Mais il est difficile de révoquer en doute le voyage de ces quatre mineurs valaisans qui, sui-

vant un sentier depuis lors envahi par les glaces, entre le *Tshingelhorn* et le *Breithorn*, pénétrèrent de la vallée de *Lauterbrunnen* dans celle de *Loësche*, au *Valais*. Ce seroit également pousser trop loin le scepticisme, que de démentir le récit de ce voyageur, dont M. Bourrit s'est fait l'interprète, et qui s'ouvrit un passage direct des vallées de *Gastern* et de *Kander-Steg*, dans le fond de celle de *Lauterbrunnen*, quoique le désordre qui règne dans cette partie de sa narration, permette peu de se fier au témoignage de M. Bourrit lui-même. Il est donc certain qu'à une époque assez peu éloignée, des passages de montagnes conduisoient de cette partie du canton de *Berne* dans le *Valais*; et il n'est pas moins certain, par le témoignage unanime des gens du pays que j'ai consultés, que ces passages, ensevelis à présent sous les neiges, sont devenus absolument impraticables, même pour les plus hardis chasseurs de chamois. Si ces preuves, tirées de la tradition du pays, paroissoient insuffisantes, le progrès de la lavanche de *Stufenstein* en seroit une bien autrement authentique, de ce refroidissement qui, des Alpes supérieures, s'étend aux monts secondaires, et de là menace d'envahir les régions situées à leurs bases. Or, à quelle cause fortuite ou naturelle faut-il attribuer la naissance de ces frimas récents

qui augmentent sans cesse la masse et l'intensité des glaces primitives? et comment expliquer ces usurpations de l'hiver, ou plutôt ces contradictions de la nature, qui, faisant sortir du sein de la stérilité même, une sorte de végétation des frimas, place ainsi l'éternel mouvement tout à côté de l'éternel repos?

Quel lieu plus propre à élever l'âme vers ces méditations sublimes, que le désert qui me les suggéroit! L'œil n'y découvre presque plus de traces de la culture et de l'industrie humaines: la destruction semble habiter seule ces régions désolées. A gauche, l'énorme base des glaciers ne présente, qu'à de longs intervalles, quelques plages de verdure, espèces d'îles au milieu de cet océan de neiges. Sur la droite, des monts horriblement fracassés attestent, par leurs larges crevasses, par leurs cimes découpées de mille manières, l'affreuse convulsion qui les sépara de la chaîne opposée, et joncha de leurs débris la vallée intermédiaire. On marche sur ces débris contemporains de la formation du globe. Tantôt il faut gravir sur des masses de granit confusément entassées, et se laisser glisser sur l'antique mousse qui s'y attache; tantôt on entre jusqu'à la ceinture dans l'herbe épaisse et touffue qui croît entre ces débris: car la nature qui semble toujours se plaire à ces contrastes, étale,

sur ce théâtre de destruction, toute la vigueur de la végétation la plus riante. A l'endroit le plus resserré du vallon, un énorme rocher, qui en remplit entièrement le fond, est formé des débris de montagnes écroulées, parmi lesquels une industrie grossière a taillé quelques degrés informes. On s'élève sur ces ruines, tandis que la *Lutschine*, qui mugit à vos côtés, et bondit de cascade en cascade, vous couvre de son écume et vous étourdit de sa chute. Arrivé sur cette éminence qu'ombragent encore quelques arbres, on découvre la vallée d'*Ammerten*, dernier enfoncement de celle de *Lauterbrunnen*, et entièrement dirigée à l'ouest. On apercoit en même temps la chute supérieure du *Schmadribach*, et l'œil peut embrasser une des scènes les plus extraordinaires, quoiqu'une des plus bornées que présentent les Hautes-Alpes.

Il étoit dix heures quand j'arrivai sur le bord d'un ruisseau qui tombe, presque en face du *Schmadribach*, du haut de la montagne opposée. Les brouillards du matin ne me déroboient plus l'aspect des monts glacés qui s'étendoient devant moi, et les feux du soleil, réfléchis par l'armure éblouissante, dont ces géants sont revêtus, les couvroient tout entiers d'un éclat incomparable. J'apercevois alors distinctement, je pouvois compter cette

foule d'aigrettes brillantes qui percent si hardiment les nues; ces larges sillons de glace qui descendent de leurs sommets, comme les plis irréguliers d'une longue robe flottante; et, plus bas encore, ces profondes vallées de neiges sans cesse renouvelées et bouleversées par les orages. Au-dessous d'un immense cône de glace qui domine ce magnifique amphithéâtre, et dont l'inaltérable blancheur dessine les contours sur le fond azuré du ciel, on voit un large torrent tomber de la corniche du roc, qui sert de base au glacier; et ce torrent, aussitôt arrêté et brisé dans sa chute par les nombreuses saillies du rocher, former au même instant mille cascades bouillonnantes qui de loin offrent l'apparence d'une immense gerbe d'écume, tandis que les innombrables flocons qui s'en échappent, réunis et condensés sur le sol, redescendent, en ruisseaux de lait, le long de cette roche aride et noirâtre. Bientôt les eaux du torrent disparoissent dans un profond ravin que cache un monticule d'une forme arrondie et ombragée par des sapins. Mais on le voit encore se frayer d'espace en espace une route hardie à travers les flancs crevassés de la montagne; et tantôt les nuages de poussière humide qu'il fait jaillir au loin dans les airs, tantôt les larges bandes de gaze argentée qu'il déploie sur le noir rideau des sapins, révèlent à

l'œil les détours et l'impétuosité de son cours. Il descend ainsi, par mille bonds qui se succèdent et se varient sans cesse, jusqu'au fond de la vallée, où son onde, comme épuisée par tant d'efforts, ne fait plus entendre qu'un léger murmure entre les cailloux.

Telle est cette cascade si justement célèbre du *Schmadribach*, autant du moins que j'ai pu te retracer, avec des paroles, ce que la peinture elle-même seroit impuissante à rendre avec toute la magie et tout l'éclat de ses couleurs. J'ajoute, comme un dernier trait à ce tableau, que mes souvenirs du *Staubbach* ne purent un seul moment soutenir le parallèle avec l'effet imposant de cette magnifique cascade; et la querelle des deux rivaux fut dès lors décidée, du moins dans mon esprit.

Le fond de ce tableau singulier ne diffère pas moins de celui qu'offre la vallée de *Lauterbrunnen*. Là, des images agréables contrastent du moins avec l'âpreté de ces rocs et la profondeur de ces abîmes. Mais ici, les affreux vestiges d'une destruction universelle affligent de toutes parts la vue, en même temps qu'ils bornent l'horizon du voyageur. Le vallon du *Schmadribach* ne présente, au-dessous de l'immense chaîne des glaciers qui l'enserrent, que des débris accumulés depuis la naissance du monde. Cependant, au milieu de ces

ruines, monumens des combats que s'y livra la fureur des élémens, quelques bouquets de sapins sont encore restés debout; mais chaque jour ces tristes familles, déjà si rares, s'éclaircissent de plus en plus. Des forêts entières ont été moissonnées par les avalanches; et l'on voit encore, à quelques pieds au-dessus de terre, les troncs rasés par l'ouragan, tandis que les longues tiges de ces sapins desséchés et blanchis jonchent au loin le sol qu'ils ombrageoient autrefois, et forment d'énormes abatis sur le penchant des collines, ou tout au travers du cours des torrens qui les emportent. Rien ne sauroit égaler les sentimens mélancoliques que l'on éprouve à contempler, sur de vastes espaces ainsi dégarnis par les orages, ces sapins solitaires, étendant tristement leurs rameaux velus au-dessus des cadavres de leurs frères, et comme pleurant eux-mêmes, au milieu de ce deuil de la nature, sur la destruction de leurs familles.

Après avoir contemplé quelque temps l'ensemble et les détails de ce spectacle extraordinaire, je songeai à réparer mes forces, au moyen d'un excellent morceau de chamois que notre hôte de *Lauterbrunnen* avoit prudemment placé dans mon sac. Le clair ruisseau, au bord duquel je m'étois assis, me fournissoit une eau exquise, comme toutes celles des glaciers, dont, quoi qu'on en

dise, on peut toujours boire sans crainte, quelque chaleur que l'on éprouve, en ayant soin d'y mêler quelques gouttes d'eau de cerise, ce qui procure une boisson tout à la fois très-saine et très-agréable. Un chalet récemment construit au pied des montagnes, et qui est la seule habitation humaine dans cette sauvage solitude, m'offrit un supplément à mon repas, que j'étois loin de m'attendre à y trouver. Mon guide, que j'avois envoyé à ce chalet, m'en rapporta dans un large baquet une crême délicieuse; et je ne pense pas avoir fait de ma vie un repas plus agréable, ni parmi des objets plus propres à en fixer le souvenir. Je voulois d'abord laisser passer en cet endroit la plus grande chaleur du jour; mais elle devint bientôt excessive dans cet entonnoir, dont les parois de glace réfléchissoient les rayons du soleil, et m'éblouissoient les yeux de leurs clartés, renvoyées plus vives de mille points à la fois. Je me vis donc forcé de reprendre le chemin de *Lauterbrunnen*. Je le suivis du moins aussi lentement qu'il me fut possible, pour jouir des nouveaux aspects que cette route me découvrit au retour; et j'atteignois à peine les premières maisons du village, quand la nuit commençoit à les couvrir de son ombre.

Te ferai-je part des observations que je recueillis en traversant, à la foible clarté du crépuscule,

cette longue file de maisons isolées les unes des autres, où le cours des habitudes se règle si exactement sur celui du soleil, et où le mouvement cesse avec le jour? Les habitans venoient de rentrer après le travail des champs, qui, à cette époque de l'année, ne consiste que dans la récolte du foin. Assis devant la porte de leurs maisons, ces bonnes gens me regardoient avec autant de curiosité que je les considérois moi-même; car, après deux journées entières employées à examiner les œuvres et les phénomènes de la nature, j'éprouvois le besoin de reporter sur des créatures humaines toute l'attention dont j'étois encore capable. Mais, hélas! que cet examen fut loin de m'offrir un résultat aussi agréable que l'autre! Ce n'étoient plus ces visages, si frais, si fortement colorés, qui m'avoient tant plu à *Unterseen*. Des figures hâves et amaigries, où le sentiment du besoin se voit empreint dans les rides d'une vieillesse anticipée; partout l'aspect rebutant de la misère, et des physionomies qui repoussent presque la pitié par le dégoût qu'elles inspirent: voilà l'affligeant spectacle que présentent les habitans de *Lauterbrunnen*. Nulle part encore ces tributs importuns, que l'indigence vient lever en ce pays sur la curiosité des voyageurs, ne m'avoient paru si pénibles à acquitter; et le plus souvent, en éten-

dant la main vers le malheur, j'étois forcé d'en détourner les yeux. Je vis sortir d'une de ces misérables huttes qui semblent à peine capables d'abriter les troupeaux contre les inclémences de l'air, un homme et trois enfans en bas âge, dont les corps paroissoient presque entièrement nus à travers les haillons dont ils étoient couverts. Cet homme m'adressa la parole en françois, et en des termes qui annonçoient une éducation plus cultivée qu'on ne la trouve ordinairement dans ces montagnes. Je lui en témoignai ma surprise, et j'appris qu'il étoit Génevois, et que, forcé par des revers de fortune de se retirer en ce pays-ci, il y trouvoit à peine de quoi procurer à sa famille une misérable subsistance. Hélas! qu'il y a de tristes conditions ici-bas! Cet homme a dressé sa cabane vis-à-vis du *Staubbach*. A chaque instant du jour, il a devant les yeux l'un des plus magiques tableaux de la nature; mais il le voit, sans en être ému autrement, que par le contraste de sa misère avec l'opulence de ceux que ce spectacle attire. Pour moi, je l'avoue, cette réflexion fit perdre en un moment au *Staubbach* tous les charmes que sa contemplation m'avoit offerts; et je fus tenté de reprocher à la nature le vain luxe qu'elle étale ici, aux dépens de la subsistance et du bien-être des hommes.

La vallée de *Lauterbrunnen* ne produit que du foin, un peu de chanvre et de lin, et très-peu d'orge qu'on est obligé de cultiver à la bêche. Quelques légumes, et surtout la pomme de terre, y réussissent assez bien. Le noyer, cet arbre dont la croissance est si belle et le produit si considérable dans la vallée d'*Interlacken*, ne se rencontre ici que rarement. L'érable et le tilleul sont presque les seuls arbres qui y prospèrent. Avec si peu de productions, le pays offre encore moins d'industrie. A peine y trouve-t-on les artisans les plus nécessaires; et néanmoins les longues soirées de l'hiver, qui dure ici près de huit mois, et pendant lequel les humbles maisons de ce village demeurent presque entièrement ensevelies sous la neige, devroient éveiller le goût et stimuler la paresse de ces montagnards. Mais ils ne déploient que dans la vie pastorale le peu d'activité dont ils sont doués. Ils passent l'été sur les montagnes avec leurs troupeaux, et l'hiver encore, uniquement occupés du soin de ces bestiaux, qui sont toute leur richesse, ils en font aussi leur unique ressource contre la solitude qui les environne et l'ennui qui les assiége. Ils vivent confondus pêle-mêle avec leur bétail. Les maisons construites de troncs de sapins, et dans lesquelles l'air circule librement, au moyen des interstices que laissent entre elles

ces longues tiges, superposées presque sans aucun art, s'élèvent à peine de quelques pieds au-dessus du sol; et les énormes pierres dont le toit est chargé ajoutent encore au sentiment d'anxiété que fait éprouver la vue de ces misérables habitations.

Les voyageurs que la curiosité attire à *Lauterbrunnen*, logeoient, il y a quelques années, chez le pasteur du village. Mais, depuis peu de temps, il s'y est établi une auberge où l'on trouve à meilleur marché qu'on ne devroit s'y attendre, un bon gîte, une excellente chère, et même un domestique qui a servi dans la Chaussée d'Antin, et qui en a rapporté toutes les belles manières des laquais de *Paris*. Cependant, te l'avouerai-je? j'ai regretté l'asile du pasteur, où les soins obligeans et les attentions délicates déguisoient au moins ce que cette hospitalité a de mercenaire, et offroient quelque image du bon vieux temps. C'est, en général, une des choses que j'ai vues avec le plus de peine en Suisse, parce que j'y étois moins préparé par les récits des anciens voyageurs, que d'y trouver des auberges avec toutes les commodités de nos grandes villes, là où j'aurois mieux aimé rencontrer le toit hospitalier, la table frugale et l'accueil bienveillant du montagnard.

Le second soir que je soupai à l'auberge de *Lau-*

terbrunnen, vingt-quatre voyageurs, venus de divers endroits de la Suisse, étoient rassemblés autour de la même table; et parmi tous ces étrangers, dont dix-huit étoient Anglois, j'étois le seul de ma nation. C'est presque partout dans la même proportion que les deux peuples voyagent. Mais à en juger d'après les individus que j'ai rencontrés, je doute que celui qui court le plus le monde, soit celui qui en profite le mieux. C'est un spectacle parfois assez divertissant, que de voir ces Anglois traîner partout, en ce pays, l'attirail de l'opulence du leur; parcourir les montagnes, parés et brillans comme à une fête, en nombreuses caravanes d'hommes et de laquais, de femmes et de chevaux; étaler, en présence du luxe de la nature, celui de leur toilette, et porter leurs pompons sur les glaciers. Ces pauvres gens, qui viennent de si loin et à si grands frais admirer la nature, ne l'aperçoivent guère qu'à travers leur lorgnette, comme une décoration d'opéra. En un mot, ils sèment les routes de guinées et de ridicules; et je dois rendre aux Suisses cette justice, qu'ils ne laissent rien perdre de ce que les Anglois leur prodiguent.

GUIDE

Du Voyageur

en Suisse

PAR RICHARD

Ingénieur-Géographe

avec figures

Chaumière Suisse.

LIBRAIRIES

Cie

AUDIN-U. CANEL

Paris

M D CCC XXIV.

LAUTERBRUNNEN.

Lauterbrunnen, considéré comme un district ou une contrée particulière, a pour limites, au midi, la Scheideck de Wengen-Alp et l'arête de montagnes qui la prolonge et dont les sommités principales sont le Laubhorn, le Thunertschuggen et le Mænnlichen. Cette chaîne porte aussi quelquefois le nom de Wergisthalgrat ou d'Itramengrat, d'après les communes des Wergisthal et d'Itramen, ressortissantes du Grindelwald, qui en sont limitrophes.

L'Eiger extérieur forme la borne entre la vallée de Lauterbrunnen et celle de Grindelwald. L'Eiger intérieur, en se joignant à la Jungfrau, la sépare au midi du haut Valais, jusqu'aux sommités du Grosshorn, du Breithorn et du Tschingelhorn, où commence la limite occidentale au

glacier de Tschingel. Celle-ci continue par le Hauri supérieur, les *Rothe Zæhne* (dents rouges) et la Buttlosa, et court par le passage de la Furgge vers la Hundsfluh (rocher des chiens) et le Schilthorn, jusqu'au Sausgrat (arête de Saus), en traversant la Saus-Alp. Au nord, les montagnes d'Eisenfluh, de Vogelfluh et la Suleck forment sur les hauteurs la frontière naturelle de la vallée de Lauterbrunnen, qui, dans le vallon, se trouve au confluent du Sausbach avec la Lütschinen, et la sépare de la commune de Gsteig. La longueur de la vallée principale depuis Zweylütschinen à Trachsellauenen, au pied du Hauri, est de 3 1/2 lieues, savoir, une lieue de Zweylütschinen à l'église, une et demie jusqu'à Stechelberg, et une aux mines maintenant abandonnées de Trachsellauenen. Nulle part elle n'a plus d'un quart de lieue de large, et souvent à peine la moitié. Sa direction court du nord au sud-ouest et au nord-ouest, où de hautes montagnes la terminent en cul-de-sac dans les vallées d'Ammerten et de Sevinen. On a calculé à 16 lieues carrées l'étendue de tout le district de Lauterbrunnen.

Le climat du vallon et des montagnes habitées est plus ou moins âpre, hivernal et froid, mais très-sain pour les hommes et les bestiaux, auxquels son air subtil, ses excellentes eaux et ses beaux pâturages de montagnes, sont très-propices. Les vents du nord y règnent fréquemment, mais aussi le vent chaud du midi qui dessèche l'atmosphère. En été, les rayons du soleil concentrés et réfléchis par les rochers rendent la chaleur presque insupportable; mais, soir et matin, un vent

léger, partant des glaciers, vient ramener la fraîcheur; même par le ciel le plus serein, un courant continuel agite l'air. Le soleil ne paraît en en été qu'à 7 heures, et en hiver à midi dans le fond de la vallée. Des brouillards, de fortes blanches gelées qui ont lieu ayant que la saison soit très-avancée, surtout dans le voisinage du froid torrent de la Lütschinen, s'opposent à ce que les arbres fruitiers y prospèrent. Cependant quelques espèces de poiriers et de pommiers précoces y réussissent, mieux encore les cerisiers et les pruniers.

On n'y voit que très-peu de noyers, les chênes y manquent tout-à-fait, les hêtres y sont rares, et l'on trouve à peine quelques buissons de houx; mais les érables, les tilleuls et les frênes, y sont nombreux et obtiennent une belle croissance. Sur les bords de la Lütschinen, on trouve des bosquets d'aunes et des saules. La vallée contient 30 ou 40 forêts de sapins. On remarque seulement quelques tiges isolées de pin alvier au Steinberg. Les légumes les plus abondans sont les raves, les carottes jaunes et différentes espèces de choux. Les pommes de terre y réussissent. Ne pouvant pas faire usage de la charrue, on cultive à la bèche quelque peu de froment printanier et d'orge. Le chanvre et le lin prospèrent assez bien : aussi en plante-t-on en assez grande quantité.

Les glaciers ne descendent nulle part jusqu'au terre-plein de la vallée; seulement dans ses parties les plus reculées, à Ammerten et à Sevinen, les masses de glaces menacent d'atteindre la plaine, ce qui n'empêche pas que les plus belles

plantes alpestres, les meilleurs herbages, ne couvrent le sol de tout côté.

Il serait difficile de découvrir à quelle époque Lauterbrunnen commença à être habité. On n'y trouve nulle part des preuves d'une culture ou de bâtimens très-anciens. Une tradition à peu près oubliée fait descendre cependant la plupart des habitans d'une colonie sortie du Lœtschenthal (vallée de Lœtschen) dans le Valais, qu'un seigneur de Raron aurait conduite dans ces contrées.

Au commencement de l'année 1811, lorsqu'on trouva à Gimmelwald et à Mürren le nombre d'habitans que nous avons indiqué plus haut, il y avait dans le terre-plein de la vallée 116 ménages composés de 499 têtes. A Wengen, on en compta alors 449 dans 99 ménages. La contrée entière contenait ,1238 âmes et peut avoir augmenté maintenant jusqu'à 1,300.

La race des hommes a plus de ressemblance avec celle de Grindelwald et de Frutigen qu'avec les habitans de l'Ober Hasli. Ici, ils ont peu de vivacité et d'activité. En hiver, les hommes ne s'occupent guère qu'à soigner leurs bestiaux et qu'à se procurer du bois. Leur dialecte est moins particulier et moins agréable que celui des Haslois. Leur taille est belle et forte, leurs membres sont nerveux. Le sexe a la physionomie fine et le teint blanc et délicat. Leur caractère est encore très-peu formé, et ils ne manquent ni de ruse, ni de rancune; mais ils sont prudens et savent prendre des manières polies et obligeantes. La sobriété règne dans leurs ménages; leur nourriture ordinaire consiste en pommes de terre, laitages et

viandes enfumées. Hors de chez eux, au cabaret, ils ne sont pas toujours très-modérés pour la boisson.

Une grande partie des habitans est dans une profonde misère, ce qu'on doit principalement attribuer à ce qu'il n'y a point de pâturages communs. C'est pourquoi il en émigre beaucoup. La plupart vont dans le pays de Neuchâtel, où ils se vouent à la domesticité, distillent des eaux spiritueuses ou s'occupent de l'économie du bétail. Rarement on voit à Lauterbrunnen se développer quelque talent remarquable.

Dans un tel état de choses les habitans doivent rester pauvres. La fortune des plus riches consiste dans une propriété foncière suffisante pour nourrir environ 25 vaches pendant l'hiver. La plus grande partie des pâturages alpestres appartient à des propriétaires étrangers à la vallée, moyennant une rétribution de 2 1/2 francs par tête; ils retirent le produit de leurs vaches, non en grands fromages, dont le débit serait facile, mais en petites pièces, qui doivent encore être partagées en plusieurs actionnaires.

Cependant l'état de pâtre est celui auquel on s'adonne le plus dans cette contrée, et il y a dans les villages sur les montagnes assez de bétail pour y pourvoir; mais le travail qu'il exige est pénible et demande des forces soutenues, surtout en hiver, lorsqu'on est obligé d'aller chaque jour soigner les vaches dans les étables isolées. La partie la plus reculée du vallon, qui est d'un grand rapport, fournit en partie le foin nécessaire pour les provisions de la froide saison, et le reste se

recueille sur les prairies des coteaux les moins escarpés dont le sol est pierreux.

On trouve à peine à Lauterbrunnen les artisans les plus nécessaires, et cette vallée ne produit point d'objets d'exportation de quelque importance, excepté les fromages et les bestiaux : car le peu de plantes et de racines officinales que l'on envoie de là à Unterseen ne méritent pas d'être prises en considération. Le prix qu'on retire de ces ventes est employé en grande partie à payer les intérêts de capitaux empruntés depuis long-temps. On y fait aussi un petit bénéfice sur la chasse des chamois et des marmottes; mais il faut une permission du préfet pour exercer celle des premiers.

Rarement les habitans parviennent-ils à un âge très-avancé; il y en a peu qui atteignent 80 ans. La plupart des gens âgés meurent entre leur soixantième et soixante-dixième année. Cependant, il n'y règne pas trop de maladies, et depuis l'introduction générale de la vaccine dans les années 1812 et 1813, on peut espérer assez positivement que la population augmentera en peu de temps. Les jeunes gens meurent le plus souvent de pleurésies, et les vieillards d'hydropisies. Le remède le plus en vogue est du vin chauffé et mêlé de beaucoup d'épices. D'ailleurs, ces bonnes gens croient fermement à la prédestination, surtout pour l'heure de la mort, qu'ils estiment être irrévocablement fixée d'avance; cependant, lorsqu'ils sont malades, ils vont consulter souvent des médecins étrangers, mais rarement ils s'adressent plusieurs fois au même. Ils croient aussi aux sor-

tiléges, et le Rothenthal, petit vallon sur la Jungfrau, passe parmi eux pour être le séjour d'une troupe de sorcières exilées dans ce désert.

On y a conservé peu d'usages, de mœurs et de fêtes particulières. Lors d'une noce, on invite les convives, et l'on accompagne les nouveaux époux à l'église au son des clairons qui retentissent au loin dans la vallée. Les époux arrivent enfin dans le vallon, la fiancée au milieu de deux compagnes, le futur entre deux de ses amis; les cloches de l'église se font entendre et la bénédiction du mariage se donne, suivant le rit de l'église réformée.

Au mois de novembre, il se fait régulièrement deux tirages avec des carabines ou arquebuses courtes. Le premier est général et chaque habitant de la vallée reconnu pour tireur peut y prendre part. On va alors de maison en maison recueillir les cadeaux qui doivent composer les prix pour les plus habiles. Quelquefois c'est de l'argent qu'on donne, mais plus fréquemment de petits fromages, des seilles à lait, des hottes, un agneau ou un chevreau. Au jour fixé, on commence à tirer au blanc, et ce ne sont que ceux qui y atteignent un certain nombre de fois que l'on juge dignes de concourir pour les prix, que l'on distribue ensuite proportionnellement à l'habileté de chacun des tireurs. Ensuite il se fait un tirage particulier, auquel participent exclusivement les hommes non mariés, et ce sont les filles de la vallée qui fournissent les prix. Tout autre que le chef du tirage ignore ce que chacune a donné.

Tous ces jolis cadeaux sont suspendus à une lon-

gue corde et offerts ainsi à la vue des émules, et chacun croit voir dans ce qui lui plaît le mieux le présent que lui destine son amie. Ce sont des vestes, des mouchoirs, des bonnets, des pièces de différentes étoffes de toutes couleurs, qui éblouissent les yeux avides des rivaux.

Les fêtes les plus joyeuses pour ces campagnards sont les Dorfet ou Bergdorf (villages de montagnes), qui se célèbrent chaque année, en été, à la fin de juillet et au commencement d'août, les deux premiers dimanches après la Saint-Jacques, sur les pâturages de Wengen et près de l'arête de montagnes qui joint les monts du Thunertschuggen et du Mænnliched. C'est là qu'on lutte avec le plus de zèle, principalement au second de ces rassemblemens, où les Grindelwaldois se rendent pour combattre dans ces joutes. Les habitans robustes et adroits des deux vallées voisines s'y disputent les honneurs de la victoire. Il faut avoir été renversé deux fois sur le dos pour être vaincu, et ce n'est que lorsqu'un champion a terrassé ainsi son adversaire qu'il peut en provoquer un autre au combat.

Le district de Lauterbrunnen contient 11 Alpes ou pâturages de montagnes excellens; mais, comme nous l'avons déjà répété, la plupart appartiennent à des propriétaires étrangers, et quelques uns sont si agrestes, que l'on ne peut y faire paître que des chèvres et des brebis. Les noms de ces Alpes sont Pletschen, Winteregg, Schilt, Sevinen, Busen, Steinberg, Wengen, Spætinen, Breitlauenen, Hohen-Alp et Stufenstein. Leur produit net, tous frais déduits, était estimé

dès 1780 à 1790, de 18,000 à 20,000 crones (la crone à 2 francs et demi de Suisse). Cette somme pourrait même à présent être portée plus haut; mais les habitans en retirent à peine le tiers, tandis que les deux autres tiers reviennent à leurs voisins d'Unterseen, d'Aarmühle, Matten et Ringgenberg.

C'est plutôt dans les œuvres de la puissante nature que dans celles des faibles et précaires humains qu'il faut rechercher les objets remarquables que contient la vallée de Lauterbrunnen. L'église et la cure sont très-modestes. Cependant, dans celle-ci, les jambages des portes et des fenêtres sont d'un marbre gris trouvé dans les environs du torrent de la Saus. Dans la petite église antique et un peu décrépite, mais que je ne voudrais pas plus ornée qu'elle ne l'est, j'ai cru découvrir, à la fin d'une inscription tracée en caractères gothiques sur les lambris, la date de 1492. On y voit quelques vitreaux peints, dont les couleurs vives et bien conservées indiquent qu'ils appartiennent à la meilleure époque de cet art maintenant oublié. Une de ces peintures représente la légende concernant Rodolphe de Strættligen. Saint Michel, cuirassé de pied en cap, son épée dans la main droite, tient de la gauche la balance. Satan s'accroche à l'un des bassins dans lequel on voit l'âme du défunt monarque implorer la miséricorde divine et attendre en tremblant l'issue du conflit. Un moine en oraison est placé devant l'archange et paraît plongé dans de profondes méditations sur le sort des humains après leur mort.

Nul autre pays sur le globe ne pourrait montrer autant de cascades dans un aussi petit espace ; mais il faut payer bien cher le grand nombre de curiosités de ce genre, qui rendent la contrée sujette à de fréquentes inondations et à l'anéantissement des espérances des cultivateurs, par les pierres et le gravier que les eaux débordées déposent souvent sur leur terrain. Environ trente ruisseaux considérables descendent des montagnes, des deux côtés de la vallée, pour se réunir à la Lutschinen. Cette rivière elle-même, habitée par d'excellentes truites, qui remontent jusque près de Stechelberg, roule ses puissantes ondes au travers du vallon, tantôt impétueuses et bruyantes entre des rocs dont son lit est hérissé, tantôt calmes et tranquilles sur un sable pur. Des saules et des aunes ombragent ses rives et les prairies qu'elle arrose. Elle est formée par la réunion de deux bras principaux, la Sevilütschinen et la Steinberglütschinen, qui toutes les deux forment de superbes cascades. Celle de la Sevilütschinen au Rufigraben, près des maisons de Stechelberg, est surtout très-remarquable.

On peut aller voir la cascade du Mættelibach, en faisant, dans l'après-midi, une promenade agréable d'environ 2 lieues à la Steinhalde, près de la Hunnenfluh. Après avoir passé la rivière sur un petit pont, on peut retourner à l'auberge en côtoyant le pied du Wengenberg. La vue superbe sur la Jungfrau, dont on jouit à la Steinhalde, dédommagerait seule de la fatigue de cette course. Mais le retour, tel que je viens de l'indiquer, par un joli sentier qui traverse des prairies émaillées,

sur un coteau légèrement incliné, ce retour, dis-je, présente tout ce que la nature des Alpes peut offrir de plus imposant et de plus gracieux : les habitations les plus champêtres à l'ombre des plus beaux érables; la vue de l'église de Lauterbrunnen et des maisons qui l'environnent; les cascades des ruisseaux du Greifenbach, du Fluhbach, du Lauibach, du Herrenbæchlein, du Kupferbæchlein, du Staubbach, du Buchibach et du Spissbach, qui se dessinent sur le vaste rideau des immenses rochers à droite, éclairés par les derniers rayons du soleil à son déclin; les cris joyeux des enfans, le son des clochettes d'un troupeau de chèvres qui revient du pâturage; tous ces objets composent une scène délicieuse, que l'on chercherait en vain dans tout autre coin de la terre.

LE STAUBBACH.

Le véritable nom du Staubbach ou Staubach, est proprement le Pletschbach, et il paraît le tirer du pâturage de Pletschen, sur lequel il prend son origine, par la réunion de 7 sources qui jaillissent les unes près des autres.

A deux lieues de là, il coule dans un ravin profond encombré de pierres, au travers d'une forêt de sapins, jusqu'à une paroi de rochers avancée, un peu voûtée en dessous et dont la cime surplombe, qu'on nomme la Staubbach-Balm (grotte du Staubbach). C'est de là que le torrent subit sa première chute, connue sous le nom de

chute supérieure du Staubbach. On ne la voit pas du fond de la vallée; mais on l'aperçoit bientôt, lorsqu'on commence à monter du côté opposé, sur la route de Wengen. A cinquante pas plus loin, l'eau se précipite de nouveau d'un immense rocher de 900 pieds de haut et forme la seconde cascade ou chute inférieure, dont la renommée a tellement effacé celle de la première, qu'à peine on honore celle-ci d'une mention passagère dans les descriptions de Lauterbrunnen. Cet oubli est cependant injuste, et l'on peut s'en convaincre en voyant le joli dessin qu'en a publié Wolff dans sa *Collection de vues remarquables de la Suisse.*

Il faut tout au plus une heure pour y monter. On suit d'abord le chemin de Lauterbrunnen à Mürren, en côtoyant sur une pente revêtue de prairies touffues le ruisseau du Greifenbach, dans un large interstice du rideau des rochers d'où le Staubbach se jette dans la vallée. On traverse enfin le Greifenbach, puis le Fluhbæchlein, le Lauibach et le Herrenbæchlein, et l'on entre dans la forêt du Pfrundwald.

Pour jouir pleinement du spectacle de la grande chute du Staubbach, il faut absolument qu'elle soit éclairée par les rayons du soleil (dans les plus grands jours d'été, depuis 7 heures du matin jusqu'à midi et demi), avant que la montagne, sur les gradins de laquelle l'eau se précipite, projette son ombre: car elle empêcherait de voir l'iris qui se forme sur le bassin, et les flocons d'eau qui voltigent dans l'air ne produiraient aucun effet. C'est l'éclat de la lumière qui fait distinguer toutes les petites bulles et paraître la colonne de vapeur

beaucoup plus grande. L'ombre mobile que jette la masse d'eau sur le rocher ressemble alors à un second torrent noir, qui rivalise d'impétuosité et de vitesse avec le véritable. Ordinairement, on se rend de l'auberge ou de la cure à l'endroit où les flots tombent à terre en pluie, comme si l'on voulait ressentir leur effet avant de les contempler.

Le point le plus favorable pour observer la cascade est à la Furen, près de la chute de Lauibach, à 9 ou 10 heures du matin. De là, on voit la paroi de rochers du Pletschberg dans toute sa hauteur de 900 pieds depuis son premier gradin, mais en raccourci, et la corniche d'où le Staubbach se verse masque tout-à-fait les rochers situés plus en arrière et détache sa chute d'un fond de tableau trop rapproché, qui nuirait à son effet.

Le bassin que les spectateurs vont visiter est à un petit quart de lieue de l'auberge. On suit sous l'ombrage des aunes la rive gauche du ruisseau, en laissant à droite la route qui conduit plus avant dans la vallée.

Il est assez pénible de gravir la colline hérissée de débris de pierres, que le torrent a accumulés à gauche de sa chute, et d'où la vue plonge dans le vaste bassin, rempli d'eau ou plutôt d'écume qui bouillonne sans cesse. De l'autre côté, on voit aussi des amas de rocs tombés du haut de la montagne, et le torent s'échappe entre ces deux digues naturelles. Si l'on arrive au bassin du côté droit, on peut facilement descendre jusqu'au bord de l'eau, et l'on se trouve alors dans l'atmosphère d'une double iris, qui se fixe si bien sur la per-

sonne du spectateur, qu'aussi long-temps qu'il reste au milieu de la vapeur éclairée par le soleil, cette espèce de gloire rayonnante s'avance ou recule avec lui à chaque pas qu'il fait. Les bulles d'eau s'attachent à ses habits et chacune d'elles scintille du plus vif éclat; mais l'humidité ne permet pas de jouir long-temps de cette parure magique : le froid qu'on ressent ramène bientôt le sentiment de la faiblesse humaine, et l'on se hâte de quitter ce lieu incommode, malgré sa beauté, d'autant plus que l'on y est exposé au danger continuel d'être blessé et même assommé par quelque pierre jetée ou entraînée par l'eau du haut du rocher. Mais on peut s'établir en sûreté à quelque distance de là et admirer ce qu'on n'avait pas encore aperçu. L'œil ravi s'élève jusqu'à cette corniche d'un gris foncé, qui se dessine d'une manière si tranchante sur l'azur des cieux. Une moitié du ruisseau tombe perpendiculairement et coulerait jusqu'en bas sur la roche, si celle-ci ne se retirait pas imperceptiblement, de sorte que la colonne d'eau s'en détache et suit librement son cours aérien. La seconde moitié, séparée déjà sur la hauteur de la première, s'élance avec plus d'impétuosité en avant du rocher, et c'est cette masse d'eau qui se dissipe, se partage en écume, en poussière, et qui s'abaisse à terre, comme un nuage léger.

La première colonne, plus reculée, retombe à la moitié de sa chute sur une saillie du rocher, et part de là en mille traits éblouissans pour gagner le bassin creusé dans la pierre noirâtre, tandis que l'autre colonne, comprimant l'air par son

poids et sa vitesse, se partage en un million d'atomes d'écume, et répand au loin une rosée continuelle. Il est intéressant de suivre des yeux ces ondes, depuis le premier moment de leur chute, lorsqu'elles quittent le rocher, jusqu'à leur dissolution. Effrayé de la violence avec laquelle elles jaillissent, on s'attend à les voir se précipiter en masse à vos pieds; mais à peine ont-elles parcouru une distance de cent pieds, que le volume d'eau, d'abord resserré, s'élargit et se divise en petits nuages blancs semblables aux fusées des feux d'artifice, qui partent avec la même vitesse et dessinent leur vol pendant quelques secondes, en laissant après eux une traînée de lumière.

Bientôt ces fusées se réduisent en bulles qu'on pourrait nommer des étincelles d'eau, et deviennent enfin invisibles.

L'action du vent sur le Staubbach forme des accidens très-agréables. Ses eaux produisent elles-mêmes un mouvement continuel dans l'air. Cependant, ce courant ne fait que chasser au loin les gouttes les plus fines de la rosée, et n'agite pas la colonne d'eau elle-même. Mais dès qu'un coup de vent accidentel vient donner sur elle, il fait naître plusieurs aspects singuliers et surprenans. Il arrive quelquefois que le vent du sud, nommé fœnwind dans le langage suisse, souffle avec impétuosité contre la cascade, repousse entièrement son cours et l'arrête pendant quelques minutes. D'autres fois, on voit une multitude de petits nuages que le vent saisit au milieu de la vapeur suspendue dans les airs et emporte au loin. Ce qui m'a paru le plus frappant, c'est lorsqu'un

violent ouragan pousse la colonne d'eau hors de son lit ordinaire, d'un côté ou d'un autre, de manière à ce qu'il n'en tombe plus dans le bassin, qui se vide alors en peu de temps et reste bientôt à sec. Les poissons qu'il contient, épouvantés, trouvent à peine, dans quelques petits creux, assez de liquide pour leur existence.

Je terminerai cette description détaillée d'une cascade si riche en effets par le tableau plus doux qu'elle présente le soir et à la clarté paisible de la lune. Dès que le soleil commence à se cacher derrière les montagnes, les différentes saillies du rocher jettent de longues raies d'ombre qui paraissent couper en plusieurs pièces la colonne argentée de la chute, et en masquent tout-à-fait l'extrémité inférieure.

Lorsque enfin l'astre du jour a disparu, on voit peu à peu une sombre pâleur s'étendre sur toute la scène. La masse d'eau disparaît presque tout-à-fait à la vue, et l'on n'aperçoit plus qu'un petit filet descendre en glissant sur la roche. Plus la nuit devient obscure, et plus la beauté de cette cascade majestueuse paraît s'effacer. Une longue figure gigantesque, un spectre vaporeux, revêtu d'un ample manteau blanc, paraît s'appuyer contre le rocher, et observer de toute sa hauteur, dans une attitude immobile, les frêles chaumières des humains reposant à ses pieds dans l'ombre et le silence.

Mais bientôt ce fantôme s'anime, reprend du mouvement et de la vie lorsque la lune vient jeter sur lui sa douce et pure clarté. La colonne de vapeur se montre de nouveau dans son éclat argenté;

on voit briller et scintiller les rayons d'eau sur le gradin le plus bas de la montagne, et même le jeu des couleurs de l'iris rendues plus ternes se reproduit dans la vapeur de petites bulles d'eau, au-dessus du bassin, et forme tantôt un arc, tantôt un cercle complet.

LE RETOUR AU CALME

De nombreux guides, sous forme de livres, fournissaient aux voyageurs conseils et suggestions pour la visite des «curiosités», autrement dit des localités suisses qui méritaient d'être connues. Pour rien au monde, l'étranger ne devait manquer celle de l'Oberland bernois et, à fortiori, celle de la cascade du Staubbach, dans la vallée de Lauterbrunnen, couronnement de tout véritable voyage en Suisse. Descriptions enthousiastes, poèmes, travaux et doctes études scientifiques furent consacrés à cette chute d'eau et les artistes locaux avaient peine à satisfaire à la demande de vues souvenirs des touristes; sans relâche, ils gravaient le cuivre au burin et à l'acide et coloriaient eaux-fortes et estampes. Le nombre des images du Staubbach imprimées à la main augmenta dans des proportions telles que, popularisées à outrance, les vues de cette curiosité naturelle sombrèrent dans le cliché et le stéréotype. Amis et parents s'imaginaient au retour des voyageurs que la vallée de Lauterbrunnen, avec ses chutes d'eau et ses parois abruptes était inhabitée. Ainsi s'explique que sur l'eau forte de PFENNINGER, d'après un dessin d'ABERLI, les rares maisons de Lauterbrunnen soient à peine visibles et noyées dans la pénombre, alors que sur la gravure exécutée par ABERLI, le soleil matinal éclaire de ses rayons la façade des chalets. A la gauche du dessin, on distingue nettement le pignon de l'un des bâtiments, puis deux rangées de fenêtres qui révèlent, sans doute possible, que ces maisons sont habitées. L'intérêt majeur de ce paysage, dont la cascade constitue le motif principal, est encore plus estompé sur une gravure de KÖNIG. Deux enfants, probablement sortis de l'un des chalets, offrent, sur le bord

du chemin, des rhododendrons à une dame qui tient une ombrelle et qu'accompagne un monsieur coiffé d'un haut-de-forme. Ces deux voyageurs venus admirer la cascade sont manifestement distraits et détournés par cette rencontre inattendue de leur projet initial; le Staubbach n'est déjà plus l'unique pôle d'intérêt et l'artiste s'attache à souligner l'aspect «habité» de Lauterbrunnen. Dans son interprétation du même thème, LORY fils va plus loin encore; reléguée à l'arrière-plan, la cascade n'est plus qu'un des éléments décoratifs d'une idylle champêtre. Le motif principal est le chalet d'une famille de paysans fortunés, dont le rendu minutieux des détails illustre complaisamment le goût de l'ordre, l'ardeur au travail et la félicité de ses occupants. L'artiste prend visiblement plaisir à détailler les caractéristiques: jardin planté de fleurs multicolores, perches destinées à soutenir la tige des haricots, bois de chauffage rangé en prévision de l'hiver, écheveaux de lin abrités sous une avancée du toit, dédicaces gravées sur le fronton qui ont pour but de renseigner le passant et de lui inspirer de pieuses pensées:

«Quand Anna Mai était ma fiancée,
moi, Hans Stark, j'ai construit cette maison.
Que Dieu l'ait en sa garde, elle et ses habitants.»

Un peu plus loin, dans cette même vallée de Lauterbrunnen, FRANZ NIKLAUS KÖNIG s'est mis à l'écoute de la nature et de ses bruits. L'une de ses gravures ne représente ni un site célèbre, ni une curiosité à caractère historique ou géologique, mais un banal petit bois d'aulnes; cette représentation n'en est pas moins l'une des plus touchantes de l'œuvre gravée de KÖNIG. Le bosquet est vu à contre-jour; les feuilles les plus hautes miroitent dans le soleil qui perce les frondaisons, pénètre les branchages, anime de ses rayons la surface de l'eau et se répand librement dans tout l'espace qui forme l'arrière-plan. Perdu dans l'ombre glauque et à peine visible, un berger joue du pipeau. Cette gravure de petit format qui montre un coin de nature anonyme, que quelques pas seulement séparent d'un haut lieu du tourisme, illustre un thème foncièrement banal, un

paysage comme il en existe partout en Europe. Seul, le hasard a voulu que KÖNIG, petit maître qui avait quitté Berne pour Unterseen, centre qui attirait voyageurs et touristes, où il espérait mieux vendre gravures et dessins, ait su appréhender ici ce que la nature renferme de plus secret et de plus subtil. Parfois en compagnie de son ami SIGMUND WAGNER, KÖNIG a ainsi découvert une retraite, un refuge dont la connaissance échappera toujours au voyageur pressé.

«Si Ringgenberg est un tableau de Claude, Bönigen est un poème de Gessner. Si tant est que l'Arcadie ait jamais possédé la réalité que les poètes lui attribuent, ses villages de pasteurs devaient ressembler à Böningen. Dans un bosquet d'arbres fruitiers dont le cours sinueux d'un ruisseau arrose un sol couvert d'une herbe drue, se presse une centaine de huttes rustiques, chacune enrubannée de vigne, chacune entourée d'un jardin où des fleurs exhalent un parfum embaumé. A proximité, des sources vives jaillissent en murmurant et répandent la fraîcheur alentour. Dans ce bosquet, des hommes bien découplés vaquent à leurs travaux, cultivent leurs jardins ou travaillent de quelque façon devant leurs demeures. Des enfants jouent allégrement dans l'herbe et se poursuivent à travers le labyrinthe des arbres aux rameaux lourds de fruits.»

Dans une nouvelle publiée, en 1800, dans la «Helvetische Monatsschrift», KÖNIG fait table rase de toute préoccupation mercantile:

«Souvent, ivre de joie, je parcours cette contrée d'Arcadie. Tantôt, un sentier solitaire me fait longer la rivière; des îles semblent flotter en son milieu. Sur l'autre rive, une énorme masse de rocher paraît vouloir broyer la bourgade qu'elle surplombe. Insouciant, un pâtre mène ses chèvres sur les verts pâturages, au pied moussu du surplomb. La cloche vespérale de l'église tinte joyeusement; bientôt, d'autres sentiers me conduisent au sommet d'une colline d'où le regard embrasse un vaste horizon. Au printemps, cette région ressemble à un parterre fleuri planté d'arbres fruitiers; çà et là, petits

villages et chaumières font agréablement diversion. Inconsciemment, on suit des yeux les sinuosités de la rivière aux eaux claires qui arrose cette campagne en fleurs. Pourtant, mon regard s'attarde de préférence sur les détails proches; la présence d'être vivants en rehausse l'attrait. Ici, une jeune mère allaite son enfant, tandis que le père conduit vaches et chèvres à l'abreuvoir voisin; là, des jeunes filles ramassent dans des hottes et des corbeilles les pommes qui gisent sous un arbre, dont un jeune garçon secoue malicieusement les branches. L'été passé, par une belle matinée, je me suis rendu près des huttes; je m'y suis assis, j'ai tiré mon crayon de ma poche à l'instant précis où le soleil levant caressait de ses rayons la chaumière devant laquelle je me tenais. Un appentis, dont le toit montait rejoindre celui de la demeure, projetait une ombre légère sur le feuillage et sur la partie inférieure de l'habitation; au-dessus de la porte du jardin, un arceau de chèvrefeuille s'arrondissait. A l'arrière-plan, des arbres fruitiers formaient une masse sombre, tamisant ainsi la clarté projetée sur l'appentis. Devant, sous la tonnelle, un jeune paysan, assis devant son établi, taillait des lattes destinées à la construction d'un enclos et sifflotait joyeusement. S'approchant à pas de loup de l'homme absorbé par son travail, sa femme lui mit soudain ses belles mains sur les yeux; étonné, il sursauta, puis, l'ayant reconnue, lui donna un tendre baiser.

J'ai dessiné cette scène dans mon album et écrit en guise de légende: "La main de l'amour vrai répand des fleurs sur le travail".»

L'artiste s'est servi de ce dessin pour illustrer un livre; il l'a transposé, légèrement modifié, sur une plaque de cuivre de plus grande taille et l'a fait tirer, en tant qu'estampe coloriée, sous le titre: «La poule couveuse». Sur la gravure et sur le dessin, on reconnaît le même banc, au bas de la façade, le feuillage du chèvrefeuille qui filtre la lumière, les buissons de roses et les oiseaux chanteurs. Le paysan s'est levé et a repoussé son établi, les poules se rapprochent et picorent les grains que jette une jeune femme. Les enfants ont rejoint leur mère et observent les volailles. Que KÖNIG ait découvert à Böningen ou ailleurs ce genre de scènes bucoliques importe peu;

ses paysans de l'Oberland sont transposés dans un univers intemporel et anonyme et expriment bonheur et allégresse. L'artiste laisse le couple mythique que forment Philémon et Baucis jouir sans heurts d'une félicité qui se prolonge jusqu'à un âge avancé; il est conscient du fait qu'aucune initiative menaçante, comme celle mentionnée par GOETHE dans le prologue de «Was wir bringen», pas plus que la hargne d'un Faust mécontent et insatisfait ne peuvent compromettre l'union d'un tel couple, symbole de l'affection et de l'amour sincères.

Suaves et idylliques, les gravures de KÖNIG sont l'expression d'une sensibilité que, cinquante ans auparavant, le poète SALOMON GESSNER avait prônée comme antidote au tumulte et à l'agitation qui caractérisent la vie citadine. L'idéal, selon GESSNER, était un état d'esprit fait de sérénité, de félicité, de joie et de jouissance esthétique conforme à l'optique picturale. Dans sa préface aux «Idylles», GESSNER le décrit en ces termes:

«Ces Idylles sont le fruit de quelques-unes des heures les plus douces que j'aie passées. Quelle situation plus agréable en effet que celle de notre âme, lorsque, dans le calme des passions, l'imagination nous tire du milieu de nos mœurs, pour nous transporter dans les temps fortunés de l'âge d'or? Tout ce qui peint un repos tranquille, un bonheur doux et sans trouble, doit plaire aux cœurs bien faits, et les scènes que la poésie emprunte de la nature non corrompue nous charment d'autant plus qu'elles paraissent souvent avoir une sorte de ressemblance avec les instants de notre vie où nous avons été les plus heureux. Il m'arrive quelquefois de m'arracher à la ville et de chercher un asile dans des campagnes solitaires. Là le spectacle des beautés de la nature écarte de mon âme tous les dégoûts, toutes les fâcheuses impressions que j'y avois apportées. Transporté à la vue de cet admirable spectacle, pénétré de mille sentiments délicieux, je suis aussi heureux qu'un Berger de l'âge d'or et plus riche qu'un Roi.»

Marie-Louise Schaller

Cet insaisissable Goethe – 1779 **-**

Chant des Esprits
sur les Eaux
de Johann Wolfgang von Goethe

(2 versions en français, une en langue originale, soit en allemand)

L'âme de l'homme
ressemble à l'eau;
l'eau vient du ciel
et puis retombe
sur cette terre,
éternellement changeante.

Qu'il tombe de la haute
muraille escarpée du roc,
le pur rayon :
alors il poudroie très doux
en vagues de nuages
jusqu'au rocher poli,
et là, accueilli en douceur,
il ondoie, léger voile,
en chuchotant
vers les profondeurs.

Mais si les rocs
brisent sa chute,
maussade il écume
et tombe par degrés
dans l'abîme.
Dans un lit uni
il glisse doux dans la vallée,
et dans le calme plat de la mer
toutes les constellations
mirent leur face.

Le vent est de la vague
le tendre bien-aimé :
le vent mêle de fond en comble
les flots écumants.

Ame de l'homme,

que tu ressembles à l'eau !
Destin de l'homme,
que tu ressembles au vent !
L'âme de l'homme
Ressemble à l'eau:
Venant du ciel,
Montant au ciel,
Devant descendre
Sur terre encore,
Changement éternel.

Le pur filet jaillit
De la paroi
Haute et abrupte,
Puis asperge avec grâce
D'eau vaporeuse
Le rocher lisse,
Légèrement s'y pose
Et ondoie comme un voile,
Dans un murmure
Gagnant le gouffre.

Si des rochers
S'opposent à sa chute,
De dépit il écume
Et, par degrés,
Va vers l'abîme.

En son lit plat
Il glisse par les prés du val,
Et c'est dans l'onde unie d'un lac
Que tous les astres
Baignent leur face.

Le vent est pour la vague
Un amant caressant;
Le vent jusqu'au fond mêle
Les vagues écumantes.

Ame de l'homme,
Que tu ressembles à l'eau!
Destin de l'homme,
Que tu ressembles au vent.

Gesang der Geister Ueber den Wassern

Des Menschen Seele
Gleicht dem Wasser:
Vom Himmel kommt es,
Zum Himmel steigt es,
Und wieder nieder
Zur Erde muss es,
Ewig wechselnd.

Strömt von der hohen,
Steilen Felswand
Der reine Strahl,
Dann stäubt er lieblich
In Wolkenwellen
Zum glatten Fels,
Und leicht empfangen
Wallt er verschleiernd,
Leisrauschend
Zur Tiefe nieder.

Ragen Klippen
Dem Sturz entgegen,
Schäumt er unmutig
Stufenweise
Zum Abgrund.

Im flachen Bette
Schleicht er das Wiesental hin,
Und in dem glatten See
Weiden ihr Antlitz
Alle Gestirne.

Wind ist der Welle
Lieblicher Buhler;
Wind mischt vom Grund aus
Schäumende Wogen.

Seele des Menschen,
Wie gleichst du dem Wasser!
Schicksal des Menschen,
Wie gleichst du dem Wind! (Goethe)

Albert Bierstadt (1830-1902) – Chutes de Staubbach (près de Lauterbrunnen)

Texte pris sur internet, auteur inconnu

Ce matin de juin 1779, le soleil s'est enfin décidé à oublier sa bouderie des jours précédents. Il arbore son plus radieux sourire pour réchauffer le vent, venu de la montagne, qui caresse les flancs d'émeraude de l'Oberland bernois baigné d'azur et d'or.

Un jeune homme, la trentaine élégante, fraichement arrivé à Lauterbrunnen pour échapper un moment au poids des responsabilités officielles qu'il exerce à Weimar, s'apprête, comme chaque jour, à quitter pour quelques heures la maison paroissiale où il séjourne. La promenade promet d'être un bonheur. En vérité elle l'est toujours – aujourd'hui le plaisir sera peut-être un peu plus grand qu'à l'accoutumé – car se plonger dans la nature, l'observer, la sentir vibrer tout autour de soi, offre invariablement à Johann Wolfgang von Goethe une divine volupté.

La nature, « la vivante parure de Dieu » comme il aime à la surnommer, énergie éternellement créatrice qui inspire si profondément déjà sa philosophie.

Fidèle à son habitude, il ne rentrera pas sans s'être un long moment attardé près des chutes de Staubbach. Là, de près de 300 mètres de hauteur, l'eau, transformée en poudre blanche aux grains serrés, se précipite dans le vide de la gorge vers l'abîme, le long de la roche brune qu'elle dédaigne d'effleurer, dans un grondement sourd et incessant. Sa course débridée brisée par le rocher finit en un tonnerre bouillonnant d'écume qui, apaisé, rejoint le flot lascif du lac.

Le soir, un peu fatigué par sa journée de marche, mais rempli des évocations infinies d'un spectacle sans égal, Goethe, prendra sa plume, comme il le fait toujours. Dans son poème il livrera sa vision des esprits chantant au-dessus de l'eau. Ceux-là lui auront révélé les correspondances entre l'eau et l'âme humaine, entre le vent et la destinée de l'homme.

« Seele des Menschen,
Wie gleichst du dem Wasser !
Schicksal des Menschen,
Wie gleichst du dem Wind ! »

Âme de l'homme,
Comme tu ressembles à l'eau !
Destin de l'homme,
Comme tu ressembles au vent !

Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832)

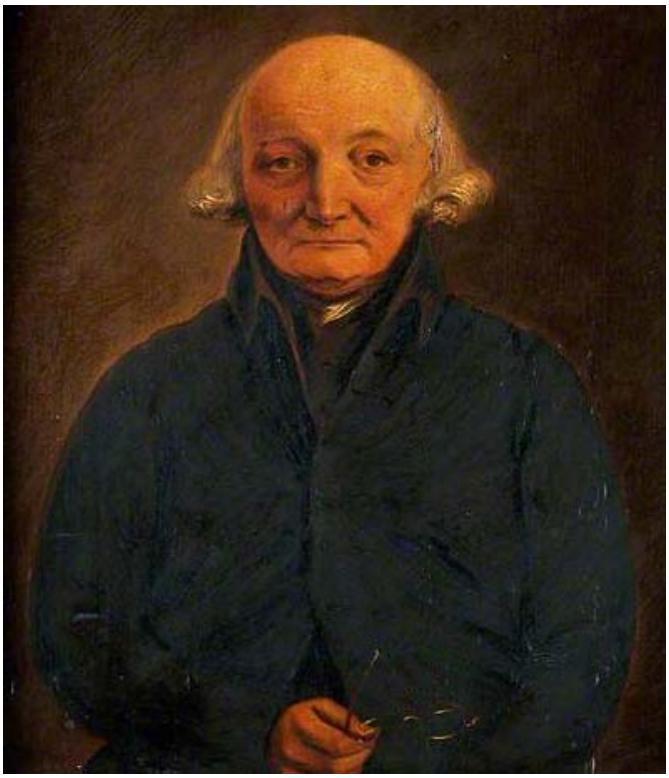
Quelques auteurs[1]

William Coxe, anglais (1747-1828)

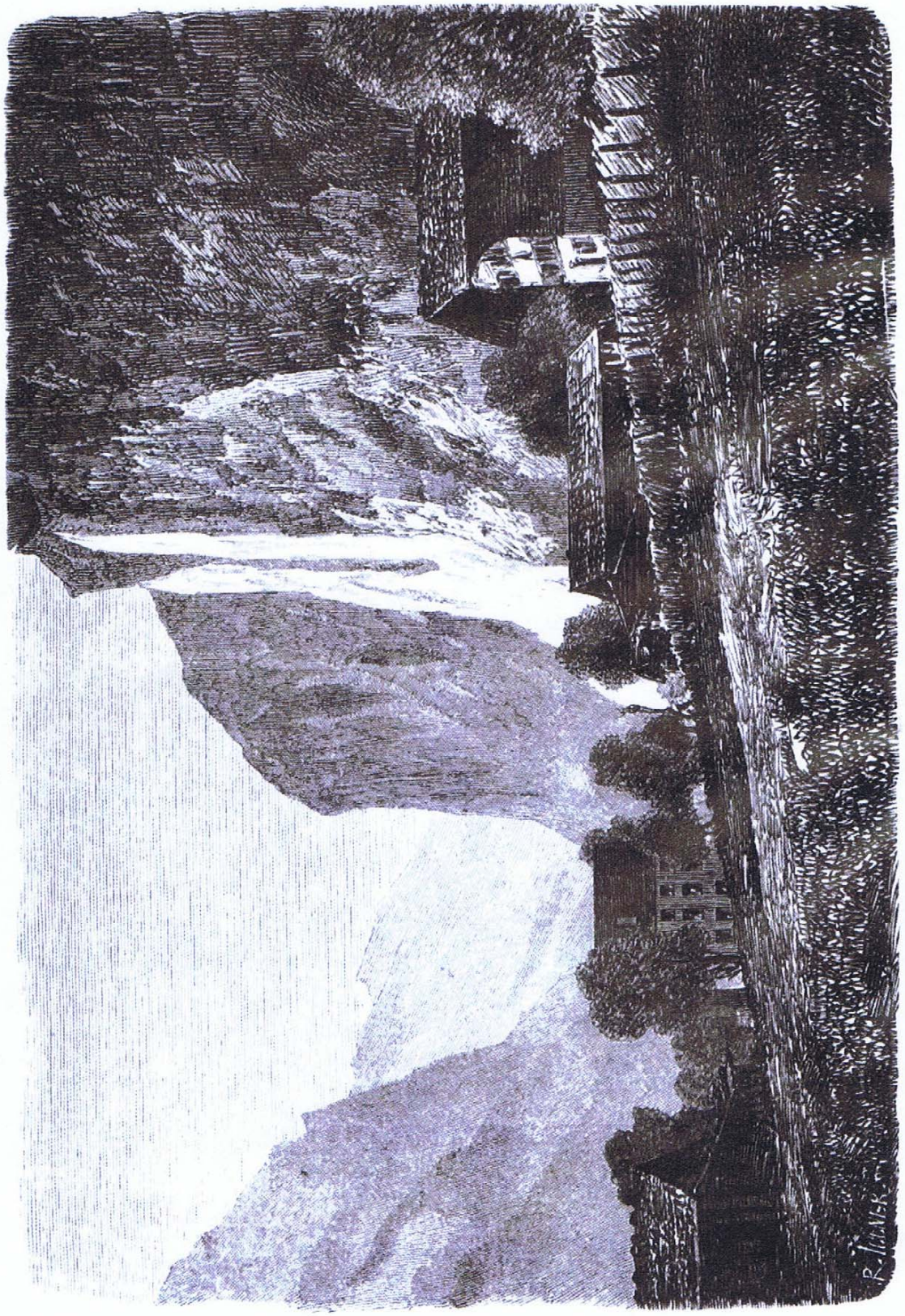
Désiré Raoul-Rochette, français (1789-1854)

[1] Pour les autres, consulter internet

Marc-Théodore Bourrit (1739-1819)



Jean-André De Luc (1727-1817)



Tiré de : Berlepsch, Nouveau Guide en Suisse, vers 1863

(ole)
Jean-Benjamin La Borde

TABLEAUX
DE LA SUISSE,
OU
VOYAGE
PITTORESQUE
FAIT DANS LES XIII CANTONS du Corps Helvétique,

REPRÉSENTANT les divers Phénomenes que la Nature y rassemble, & les beautés dont l'Art les a enrichis.

SECONDE ÉDITION.

Ornées de 428 Planches, dessinées & gravées par les meilleurs Artistes de la Capitale.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LAMY, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.
AVEC APPROBATION, ET PRIVLGEGE DU ROI.

VALLON DE LAUTERBRUNN.

Le premier objet qui se présente, sont quelques maisons qui portent le nom de *Zweilutschin*, parce que deux torrens du même nom s'y joignent; on y voit aussi les ruines d'un haut fourneau; la mine de fer qui s'y fondoit, se tiroit à trois lieues du fond du vallon; d'après quelques morceaux qui se sont trouvés aux environs, nous avons vu que c'étoit de la mine en roche d'une médiocre qualité. Le ruisseau qui passe par ce vallon, est le *Weislutschin*, (Lutschin blanc) pour le différencier de celui qui vient du vallon du Grindelwald, dont les eaux sont noires. Les montagnes ou plûtot les rochers qui bordent le vallon, sont fort resserrés, il n'y a souvent d'espace que pour le ruisseau & le chemin; ils sont calcaires, composés de couches bien horizontales & parallèles entre elles, de six pouces environ d'épaisseur; il est remarquable que les couches de chaque côté sont correspondantes, & il paroît que les eaux s'y sont frayées un passage. Dans les endroits plus ouverts il y a quelquefois au pied de ces rochers des monticules, & de petites collines adossées contre, qui ne sont formées que de leurs débris; elles sont couvertes d'arbres & de broussailles. Malgré le chemin qu'on a fait, on croit toujours voir la montagne de la Vierge à la même distance; cependant un rocher à pic surmonté d'aiguilles, s'est découvert en avant, & tout-à-fait devant soi un très-gros rocher coupé droit & perpendiculairement comme une muraille; les couches en sont parfaitement distinctes, alternativement grises & plus blanches & bien parallèles entre elles; ce rocher qui a une coupe horizontale par le haut, est surmonté de sapins, & ressemble

à une forteresse bâtie en pierres de taille. Sur la droite un autre beau rocher, boisé de différentes espèces d'arbres à différentes hauteurs, & quelques granges & chalets heureusement placés en avant avec le ruisseau, font du tout un superbe paysage dans le grand style. Sur la droite il descend un torrent qui ne charie que des pierres calcaires de différentes couleurs, coupées de veines d'un beau spath blanc. Le chemin continue à être très-beau, on ne monte qu'insensiblement; aussi peut-on aller en chariot jusqu'à Lauterbrunn. Après avoir passé le rocher à couches horizontales qui ressemble à une fortification, si on le considère de l'autre face, on voit que ces couches s'inclinent de six à sept dégrés du côté de la montagne comme si le rocher s'étoit affaissé de ce côté, ce qui paroît fort difficile, vu son point d'appui contre la montagne; ce n'est point la première fois que nous avons remarqué de ces couches qui paroissent parfaitement horizontales vues d'un côté, & se trouvent obliques vues de l'autre. On découvre tout-à-coup une espèce de brume:

CASCADE DE STAUBACH.

C'est le Staubach qui se précipite d'un rocher à pic, nommé le *Pletchberg*: il tombe d'abord moitié de sa hauteur sur un banc de rocher d'où il est renvoyé, & descend par différentes cascades jusqu'au bas. La hauteur de sa premiere chûte est si considérable qu'une partie de son eau se raréfie & se divise en très-petits globules que l'air emporte; ce qui lui a fait donner le nom de *Staubach* ou ruisseau de poussière; de façon qu'il n'y a qu'une partie de l'eau qui parvienne jusqu'au bas du rocher, où sa chûte a creusé un bassin dont le contour s'est encore élevé par

les matières que le torrent a précipitées avec lui. Sa chûte fait beaucoup de bruit, & occasionne un grand courant d'air, qui entraîne avec lui des parties aqueuses. Quand le soleil donne dessus, il semble que ce soient des rayons & des jets de feu qui s'élancent de tous côtés d'un même foyer avec la rapidité propre à cet élément; ils se peignent des couleurs de l'arc-en-ciel, & sur-tout de la rouge, se succèdent d'une rapidité étonnante, & finissent par former une large iris, dans le centre de laquelle on parvient quand on ne craint pas de se mouiller. Cette iris se trouve placée à différentes hauteurs, en raison de la place du spectateur & de l'élévation du soleil. Pour jouir de ces beaux effets, il faut partir de bonne heure d'Unterseen, parce que la position du soleil n'est plus favorable sur les onze heures. Tout forme spectacle dans ce ravissant tableau. L'eau qui s'élance du haut du rocher entre de noirs sapins, en paroît plus blanche & plus brillante, & tombe par masses & par flots qui sont d'abord détachés, ensuite s'allongent & se confondent, mais se succèdent avec une telle vîtesse, qu'une forme qu'on croit avoir saisie, est détruite par une autre qui la suit; on reste les yeux fixés, on ne voit qu'un mouvement prodigieux qui attache & fatigue la vue; on y revient malgré soi, tant l'imagination est étonnée; l'esprit se fatigue envain pour se rendre compte à soi-même de ce qu'on a vu; encore moins pour le rendre aux autres. Quand nous avons vu cette cascade, le moment n'étoit pas favorable pour la quantité d'eau, quoiqu'elle en versât beaucoup, parce que la grande fonte des neiges étoit passée. Le rocher d'où elle se précipite, est à pic, comme nous l'avons dit, & tout calcaire; il peut avoir environ 300 pieds de haut, il s'étend vers le fond du vallon; les masses & les cassures en sont belles, tout le

haut eſt couronné de ſapins. Trois autres caſcades d'un moindre volume d'eau, ſe précipitent du haut de ce rocher; l'humidité qu'elles répandent ſur toute cette ſurface a fait croître & entretient dans une belle verdure des arbres & des arbriſſeaux qui ſortent des fentes du rocher; d'autres ſe ſont élevés ſur les terreins en pentes au pied du rocher: ils ſont le produit de ſes débris même, & de ceux amenés par les eaux; de beaux gazons tapiſſent le pied; des arbres fruitiers & de toutes eſpèces; le village de Lauterbrunn, les hautes montagnes couvertes de neige qui ſont dans le fond, & qu'on n'apperçoit que par une échappée de vue, forment un enſemble qu'on ne peut faire ſentir & décrire aux autres.

En avançant davantage dans cette vallée, on la trouve toujours étroite: elle ſe termine en montagnes arides & en rochers eſcarpés dont la plûpart ſont couverts de neige & d'une très-grande hauteur; ſur leurs ſommets il y a des glaciers qui s'écoulent du *Gros-Horn* & d'*Obreck-Horn*. Tous ces hauts ſont des déſerts affreux couverts de glaces & de neiges. On diſtingue parmi les montagnes qui compoſent cette enceinte, outre les deux que nous venons de nommer, celles de *Junfrau-Horn*, de *Wetter-Horn*; de *Steinberg*, le *Mettenberg*, le *Fiſcher-Horn*, le *Beit-eigher-Horn*, &c. Le chemin, pour parvenir à ces déſerts glacés, eſt très-difficile, & demande une journée entière. Notre but étant d'indiquer les parties les plus acceſſibles, celles que nous déſirons qu'on revoie & qu'on vérifie après nous, nous allons rétrograder dans nos deſcriptions pour prendre un chemin plus aiſé, afin de gagner les glaciers du Grindelwald; ils ſont déjà aſſez difficiles à connoître pour ceux qui veulent réellement voir & ne pas ſe contenter d'un ſimple coup-d'œil, afin de pouvoir dire qu'ils ont vu ces glaciers.

On retrograde environ deux lieues pour se retrouver au point de Zweylutschin, & prendre le vallon à gauche qui conduit au Grindelwald. Il est bon de faire ici une remarque, qui peut servir à ceux qui font des observations ou qui veulent vérifier, celles qui ont été faites. Nous avons dit que toutes les couches du vallon de Lauterbrunn étoient horizontales ou à-peu-près; en examinant au retour ce que nous avions observé en allant, nous avons trouvé au bas du vallon, en entrant à gauche, des couches qui sont contournées & très-irrégulières, quoique parallèles entr'elles (nous en avons déjà cité de pareilles dans le trajet sur le lac de Lucerne); ce qui nous avoit empêché de regarder ces couches en allant, est que le rocher où elles sont placées, n'étoit pas éclairé par le soleil. A quoi tiennent les observations! n'est-il pas nécessaire de revoir les mêmes objets? Et ne faut-il pas que plusieurs personnes vérifient avant qu'on puisse réellement compter sur quelque chose?

VOYAGE

DANS

LES XIII CANTONS SUISSES,

LES GRISONS, LE VALLAIS,

ET AUTRES PAYS ET ÉTATS ALLIÉS, OU SUJETS DES SUISSES.

Par M. ROBERT, Géographe ordinaire du Roi.

TOME SECOND.

A PARIS,

Hôtel d'Aubeterre, rue & cul-de-ſac Saint-Dominique, N°. 6.

M. DCC. LXXXIX.

Cascade du Staupach ; Vallée de Lauther-Brunn ; Route du Grindelvald à Vevay.

DE toutes les Cascades qu'offrent les Alpes, celle du Staupach ou de Lauther-Brunn est, sans contredit, la plus belle, la plus frappante, la plus curieuse! En descendant le défilé qui est au-dessous de Grindelvald, on trouve, sur la gauche, une vallée, arrosée par une riviere qui vient de Lauther-Brunn, & qui descend des glaciers de la grande chaîne qui fait la clôture du Vallais. Il faut la remonter, & on ne tarde point à jouir du spectacle de la superbe cascade que nous avons annoncée. La riviere qui la forme, tombe d'un rocher à pic, de onze cents pieds de haut. L'eau se divise tellement dans sa chûte, qu'une partie, incertaine, ne descend point, flotte, reste en l'air, & se dissipe; une autre remonte & se combine avec l'atmosphere; une troisieme arrive à terre, mais sans bruit : elle y arrive avec la lenteur du plus léger duvet. La partie inférieure de cette chûte ressemble à une vapeur épaisse, qui souvent même laisse un intervalle entr'elle & la terre. La masse d'eau, dans la totalité de sa chûte, a l'apparence d'une colonne de fumée qui se dissipe.

Au pied du roc & de près, on la voit arriver à terre en pluie très-forte. Une partie de ſon volume perd, dans la chûte, ſa nature d'eau, & ſe convertit en vapeurs; &, à cent pas de diſtance, on s'en trouve tout humecté. Les rayons du ſoleil tombent-ils ſur cette colonne avec un certain degré d'obliquité, ils y produiſent un arc-en-ciel, dont les couleurs ſont très-vives & très-brillantes, & cet incident ajoute un nouvel intérêt à celui qu'on éprouve à l'aſpect de cette caſcade, déja ſi étonnante & ſi pittoreſque. Il faut y arriver avant onze heures pour jouir du ſpectacle de l'iris.

La gelée vient-elle à ſaiſir les eaux du Staupach, ſes eaux éparſes & diſſéminées ſe convertiſſent en une grêle épaiſſe, qui tombe avec grand bruit. C'eſt l'avant-coureur de la congélation en maſſe, de la colonne dans ſa partie ſupérieure. Le volume & la maſſe de cet énorme glaçon vont en croiſſant, juſqu'à ce que ſon poids le rompe & le détache du rocher, d'où il ſe précipite alors avec un fracas épouvantable!

Enfin, lors de la fonte des neiges, la riviere entraîne quelquefois des pierres & des troncs d'arbres, qui, arrivés au bord du rocher, préſentent une cataracte d'une nouvelle eſpèce.

Près de cette caſcade, on en voit une d'un

moindre volume, & qui forme cascadelle. Elle tombe de la même hauteur, & on ne la voit pas arriver à terre ; si l'on s'approche de fort près, & que l'on fasse attention au lieu qui y répond verticalement, on apperçoit une petite pluie très-fine, & presqu'imperceptible, qui est le résidu de l'eau convertie en vapeur, en totalité, ou à très-peu près.

C'est une observation très-judicieuse, que celle que fait le Traducteur de M. Coxe, que la vallée de Lauther-Brunn, de cinq lieues de longueur, resserrée & formée de murs à pics, n'est autre chose qu'une déhiscence du rocher dans un ébranlement & une secousse violente survenue dans cette région. Il a judicieusement observé, vers le haut & de part & d'autre, la correspondance des parties prominentes & déprimées, & que les torrens considérables ont tous leur chûte sur le même côté de la cloison. Avant la catastrophe qui les précipita dans la vallée, ils continuoient leurs cours sur les hauteurs opposées à celles d'où ils tombent.

Tant en montant qu'en redescendant la vallée de Lauther-Brunn, j'observai, dans un espace considérable, la disposition singuliere & très-bizarre des couches qui forment la montagne, qui est de roc crud, coupée à pic, & à droite de la riviere.

NOUVELLE DESCRIPTION

DES

VALLÉES DE GLACE

ET DES

HAUTES MONTAGNES

QUI FORMENT LA CHAÎNE

DES ALPES

PENNINES & RHETIENNES.

DÉDIÉE

AU ROI DE FRANCE,

Par M. BOURRIT, Chantre de l'Église Cathédrale de Genève, & Pensionnaire du Roi.

Ouvrage enrichi de Tableaux, dessinés sur les lieux par l'Auteur, & gravés par M. Moitte, *Graveur du Roi & Membre de l'Académie de peinture, &c.*

TOME SECOND.

A GENEVE,

Chez PAUL BARDE, Libraire.

1783.

CHAPITRE XIV.

Vallée de Lauterbroun.

LA vallée changea bientôt de face dès que le ſoleil l'eut dorée de ſes rayons ; c'étoit un mêlange admirable de prairies & de glaces, de nappes d'eau & de rochers.

Dès le matin nous fûmes au pied de la magnifique caſcade du ſtaubac que nous avions admirée la veille ; la montagne d'où elle ſe précipite eſt un rocher taillé à pic, haut de 900 pieds, eſpace qu'elle franchit dans moins d'une minute. La nappe, qui eſt dans tous les tems très-conſidérable, l'eſt encore davantage dans celui-ci, où la fonte des neiges eſt plus grande : l'eau briſée par ſa rapidité & le poids qui augmente à meſure qu'elle deſcend, la réduit en pouſſière. Frappés de la beauté de ce ſpectacle, nous montâmes au-deſſus du baſſin où on la voit ſe réunir : c'eſt-là que le bruit qu'on entend au-deſſus de ſoi & ſous ſes pieds, devient d'autant plus terrible que l'eau qui tom-

be eſt repouſſée avec force à de grandes diſtances : cette ſcène fumeuſe & bruyante nous préſentoit l'image d'un volcan bien plus que d'une caſcade ; il eſt même des tems où il ſeroit dangereux de la contempler de trop près, par les cailloux de toute grandeur & les arbres qu'elle précipite : eſpèce de tribut qu'elle paye aux habitans de Lauterbroun qui profitent de ces bois pour leur uſage. Dans ces circonſtances le champ qui environne cette ſcène préſente l'image d'une dévaſtation horrible ; on diroit que tout un pays ſe tranſvaſe dans un autre ; c'eſt ainſi que ſouvent les ſommets des montagnes dévaſtent & comblent les vallées de leurs débris.

Le ſoleil n'éclairoit pas encore la caſcade, & nous attendions l'inſtant où ſes rayons nous donneroient le ſpectacle d'un bel arc-en-ciel. Il paroît, & nous avons le plaiſir de voir deux beaux arcs ſe former l'un au-deſſus de l'autre.

C'étoit auſſi l'époque la plus brillante pour jouir de la vue de la vallée : mille objets intéreſſans étoient ſous nos yeux, la plus belle verdure nous environnoit, des rochers majeſtueux pendoient ſur nos têtes, & des gerbes de feu qui en deſcendoient comme des éclairs

partageoient la vallée ainsi que les montagnes. Tableau riche dans les formes, magnifique dans les effets, étonnant par les contrastes, sublime dans tout son ensemble. Ah! que la nature est belle pour qui sait la sentir, pour qui se laisse aller aux doux sentimens qu'elle inspire; délicieuse contemplation, admiration tendre, tels étoient ses effets sur notre ame: jamais nous ne sentîmes mieux que nous en avions une.

Le cœur ému par les charmes de notre situation, nous pensions peu à reprendre le chemin du village, & nous n'appercevions pas qu'il se peuploit de tous les habitans de la vallée qui s'y rendoient pour l'office divin.

En attendant qu'il commençât, ceux des paroissiens, qui sont les musiciens titrés de l'église, se formèrent en cercle sur une éminence, & commencèrent un concert de flutes, d'hautbois & de bassons. La mélodie de ces instrumens, mêlée aux échos des montagnes, l'air simple & noble du cantique qu'ils exécutoient, charma nos oreilles; nous nous précipitâmes vers eux, & nous eûmes la satisfaction d'entendre plusieurs pièces de musique d'un bon effet: ces bonnes

gens, voyant que nous y prenions intérêt, nous invitèrent à entrer dans l'église; au moment même nous fûmes suivis de tout le peuple; les vieillards se placèrent d'un côté, les jeunes gens de l'autre, les mères de famille sur une tribune en face des jeunes personnes de leur sexe, & les musiciens, auxquels nous nous étions joints, se mirent au chœur de l'église: l'ordre & la décence présidoient en l'absence du pasteur; il arriva & fut très-surprit de voir des étrangers au milieu de son troupeau; au sortir de l'église nous fûmes attirés à la promenade par l'odeur balzamique des prairies & l'agréable coup-d'œil des bosquets. Nous vîmes de jolies plaines entrecoupées par des canaux d'une eau limpide comme le cristal: c'est-là que l'amant est sûr de trouver son amante, qu'il se plait à la transporter d'une rive à l'autre avec la légéreté du Faon; c'est-là qu'il ressent une douce émotion lorsqu'il lui voit franchir d'un pas de biche les jolies cascades & les torrens, images des passions de l'homme; & s'ils veulent étendre leur empire par une vue plus vaste, ils montent ensemble sur de belles collines d'où ils ont sous les yeux des aspects en-

chanteurs ; la nature devient alors pour eux plus belle & plus variée ; ils trouvent dans la pureté du Ciel une image de celle de leur ame ; & dans les yeux enfantins de leur bétail, le portrait de leur innocente candeur.

La population de la vallée n'eſt que d'environ mille perſonnes ; il n'y a preſque pas de différence dans les fortunes ; l'on vit heureux parce que chacun eſt content de ſon état. Lorſqu'une habitation demande d'être réparée ou abatue, les voiſins y contribuent volontairement ; par-là le propriétaire ſe voit plus promptement logé & plus commodément qu'il n'auroit pu le faire avec ſes ſeuls moyens ; par-là encore il ne court pas le riſque de faire une breche à ſa fortune : c'eſt auſſi à cet intérêt commun qu'il faut attribuer la confiance qu'ils ont entr'eux ; la plupart des maiſons reſtent ouvertes pendant l'abſence des maîtres & à la diſpoſition des voiſins.

Dans un ſecond voyage que j'ai fait dans cette vallée, j'ai appris avec regret que le bon Paſteur M. Hall, que j'aimois beaucoup, avoit payé le tribut à la nature, pleuré de tous ſes paroiſſiens : je fus par-là privé des éclairciſſemens

qu'il m'avoit réſervé ſur les ſingularités de ce pays. M. Unger, qui lui a ſuccédé, ne parle que ſa langue & le Latin; ſans cette dernière nous n'aurions jamais pu nous en faire entendre.

Leurs EE. de Berne qui permettent aux Eccléſiaſtiques des paroiſſes, ſituées dans les Alpes, de recevoir les étrangers qui vont viſiter les montagnes, ont pris la réſolution de faire rebâtir à neuf la Cure de Lauterbroun afin de la rendre plus commode. Nous couchâmes dans une chambre échauffée par un poële ſans en être incommodés, quoique ce fut dans le commencement d'Août.

Les habitans du pays crurent toucher à leur dernière heure à l'époque des tremblemens de terre qui ruinèrent Lisbonne. Les montagnes de Lauterbroun en furent ſi fort ébranlées, qu'on vit les oiſeaux de proye quitter les ſommets des rochers pour ſe réfugier dans la plaine. Le mugiſſement qui venoit des montagnes, & un vent terrible qui excitoit les avalanches de neige, épouvantèrent les Bergers & les troupeaux qui ne crurent trouver de ſûreté que dans la fuite: heureuſement que la ſecouſſe ne fut pas longue & que l'orage ſe diſſipa inſenſiblement.

Les montagnes qui forment la vallée au midi & au couchant ſont maſtiquées de neiges & de glaces, elles contiennent des lits de glace immenſes d'où pendent de beaux glaciers. Ces ſommités, à les prendre de gauche à droite, ſont le Sungfrau, le Groſs-horn, le Breit-horn, & le Breit Lauvenen. C'eſt au-deſſus du Sungfrau qu'on voit s'élever une autre ſommité de glace, ſon nom eſt la Pucelle, parce qu'aucun homme n'a pu encore parvenir ſur ſon ſommet. Toutes ces ſommités & les vallons de glace qui ſont derrière, ſont encore peu connues, leur étendue eſt cependant immenſe, puiſqu'elles confinent aux montagnes de la Guemmi : c'eſt par leurs pieds que M. Polier de Bottens pénétra du Kandel-ſteig à Lauterbroun. Pour parvenir dans ces parties ſi élevées du globe, il faut remonter toute la vallée juſqu'au mont de Breit-Lauvenen, le chemin eſt en partie celui que nous parcourûmes de nuit lorſque nous dépaſsâmes la Cure de Lauterbroun : dans cette route on voit une magnifique caſcade qui s'échappe d'un rocher de 1000 pieds de haut : le bruit qu'elle rend, ſemblable à celui que feroient des chaînes qu'on ſecoueroit, eſt

quelquefois effrayant : viennent enſuite les rameaux des glaciers du Groſs-horn & de Breithorn ; & ce qui eſt étonnant encore, c'eſt de trouver de beaux paturâges & des habitations au milieu de ces objets affreux ; celles de Myrren & de Ghimmalvald ſont les plus élevées qu'on connoiſſe : Ammerten eſt encore une habitation preſque perdue pour les hommes ; cette vallée autrefois très-peuplée ne contient plus que quelques habitations éparſes ça & là ; ſes habitans, toujours plus à l'étroit par les envahiſſemens continuels des glaces, prévoyent le moment où ils en ſeront tout-à-fait chaſſés & obligés de s'établir ailleurs : on paſſoit auſſi par leur vallée pour pénétrer dans le Valais, mais les glaces qui ſe ſont emparées de ce paſſage ne le permettent plus ; elles ont même englouti un village conſidérable qui ſe trouvoit ſur cette route. M. Chriſten, qui a voyagé dans les Alpes en ſavant naturaliſte, ajoute d'autant plus de foi aux recits des habitans d'Ammerten qu'il a trouvé une meule de moulin près de la ſource de Lutchine, & il ajoute qu'on auroit pas pris la peine de l'y tranſporter, ſi l'on n'avoit pas eu beſoin de l'y employer. En revenant du glacier

du Rothenthal, il apprit encore des habitans l'étymologie du nom *Sikhellavinen* qu'ils donnent à ce revêtement de glaces. « Autrefois, » lui dirent-ils, on a fait usage de la faucille, » *sichel*, pour couper l'orge & le bled que pro- » duisoit cette montagne aujourd'hui couverte » de glaces perpétuelles. Si cette tradition est » vraie, au lieu de dire avec le poëte: *nunc* » *seges est ubi Troja fuit*, la campagne où fut » Troie est couverte de moissons; on peut dire » de ce changement, opéré par la nature, *nunc* » *glacies est ubi seges fuit*, le mont qui donna » des bleds, est maintenant sous les glaces. »

Le vallon de glace du Rothanthal reste encore accessible, mais seulement pendant quinze jours des plus grandes chaleurs. Dans ce tems-là, on peut y pénétrer en passant près d'une ancienne fonderie de plomb: cette mer gelée est coupée par de larges crevasses d'une profondeur horrible; tous ces endroits ne présentent que des aspects répoussans, d'énormes glaces sont entassées les unes sur les autres, l'obscurité & un froid extrême semblent s'être emparés de ces lieux pour jamais.

Ce sont des glaciers qui se versent dans la

partie la plus élevée de Lauterbroun que descend la riviere de *Lutchine*, qui, à cinq lieues plus bas, va se réunir avec l'autre Lutchine qui tire sa source d'un des glaciers du Grindelvald : ces deux branches réunies vont grossir l'Aar entre les lacs de Brientz & de Thoun : c'est de ces deux lacs que montent les truites qu'on prend à Lauterbroun.

De cette vallée à celle du Grindelvald où nous voulions aller, nous avions le choix de deux routes, l'une en descendant jusqu'à la jonction de la Lutchine, l'autre en montant le Vengalp, montagne qui est en face du Staubac : nous préférâmes cette dernière quoique plus pénible, peu connue encore, & ouverte seulement pendant la saison de l'été. En passant cette montagne nous espérions pouvoir contempler de fort près les sommités de la Vierge, du Sungfrau & de plusieurs autres non moins majestueuses : nous voilà en marche par un sentier assez bon ; nous nous élevons au-dessus de la vallée, bientôt après les côteaux qui la modulent s'unissent en changeant d'aspect : ses sinuosités perdent aussi leurs saillies, des rochers qui nous avoient parus liés les uns aux

autres se découpent & prennent des formes pittoresques ; l'un à celle d'un capuchon de moine, l'autre d'un coursier prêt à s'élancer dans l'air ; un autre ressemble à une tour gothique qui se feroit admirer par ses détails prodigieux & la hardiesse de sa construction. Nous voyons encore la vallée embellie par mille ruisseaux, leurs contours gracieux charment les yeux, & nous ne pouvons nous lasser d'admirer cette multitude de cascades qui pendent des rochers comme des pavillons de navire, ou les étendarts flottans des forteresses : arrivés à la seconde croupe de la montagne, nous nous trouvons au milieu d'un pâturage d'un talus rapide, ayant à notre gauche des rochers menaçans ; plus haut, nous rencontrons des sapins & des blocs de rochers culbutés des sommités voisines ; nous voyons encore les ruines d'une ancienne dévastation de rochers ; enfin, après deux heures de marche, nous atteignons un sommet parfaitement nud, mais verdoyant qui contraste avec l'éclat & la blancheur des sommités de glace contre lesquelles nous avançons ; tandis qu'en regardant en arrière, notre vue plonge sur les belles vallées de Lauterbroun & d'Un-

terſée qui ne nous paroiſſent que des miniatures.

Les ſommets de glace du Sungfrau nous font auſſi illuſion : quelquefois le lieu où nous ſommes ſemble devoir aboutir à ſes énormes glaces ; dans d'autres momens, au contraire, nous ne nous voyons qu'à leur pied, mais le plus ſouvent leurs ſommets paroiſſent s'élever à meſure que nous montons : ces ſituations, ces changemens qu'on ne voit & qu'on n'éprouve qu'en voyageant dans les Alpes, ſurprennent les gens le plus accoutumés à ces ſortes de courſes, qui ne peuvent s'empêcher d'en témoigner de la ſurpriſe ; l'on ne peut non plus ſupporter d'arriver tranquillement ſur la crête où l'on ſe propoſe de parvenir, quand on croit y toucher bientôt ; on l'aſſaille d'impatience de voir ce qui ſe préſentera au-delà : on ne peut ſe défendre de cette ardeur dans ces voyages où l'on s'attend à ne voir que des objets extraordinaires.

C'étoit notre cas, nous ne fîmes qu'une courſe juſqu'au ſommet de la montagne ; j'étois le dernier à y arriver, je fus auſſi témoin de la ſurpriſe & de l'étonnement de mes compagnons

à l'aſpect qui s'offrit ſubitement à eux, plaiſir que je me réſerve ſouvent quand je voyage en compagnie. Je les voyois arrêtés à contempler un vallon ſauvage par lequel ils ſe trouvoient tout-à-coup ſéparés du Sungfrau, & bien éloignés de leur compte : ils en ſondoient la profondeur, leurs regards s'élevoient juſqu'à ces ſommets qui leur ſembloient percer la voute des Cieux. Leurs geſtes exprimoient l'admiration & l'étonnement que leur cauſoient la hauteur prodigieuſe de ces maſſes, & l'effroyable quantité de neiges & de glaces qui les couvrent. J'arrivai pour jouir à mon tour de ce grand ſpectacle ; le foſſé qui nous ſéparoit de ces ſommités de glace me parut d'une beauté égale à ſes horreurs. Occupé à le parcourir des yeux, mes compagnons étoient ſurpris de ce que les ſommités ne partageoient pas mon attention, mais ce que je voyois étoit bien capable de l'attirer pour quelques inſtans ; je croyois entrevoir quelque choſe de mouvant parmi les rochers de cette gorge, & ſi je ne me trompois, ce ne pouvoit être que des Chamois ou des Bouquetins

LETTRES
PHYSIQUES ET MORALES;
SUR LES
MONTAGNES
ET SUR
L'HISTOIRE DE LA TERRE
ET DE
L'HOMME.

Adressées à la REINE *de la* GRANDE-BRETAGNE, *par* J. A. DE LUC, *Citoyen de Geneve, Lecteur de SA MAJESTÉ, Membre de la Société Royale de Londres, & Correspondant des Académies Royales des Sciences de Paris, & de Montpellier.*

——— Jam rebus quisque relictis
Naturam primum studeat cognoscere rerum;
Temporis æterni quoniam non unius horæ,
Ambigitur status....

LUCR. L. III. ℣. 1084. *& seq.*

EN SUISSE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVIII.

LETTRE CINQUIEME.

Continuation du même sujet. Route D'UNTERSÉVEN *à* LUTTERBRUN. *Cascade nommée le* STAUBBACH.

LAUSANNE, *le 29 Novembre* 1774.

MADAME,

J'Eus l'honneur d'entretenir VOTRE MAJESTÉ, dans ma derniere lettre, de la beauté & du bonheur des peuples de l'*Oberland*, qui pendant notre course dans leurs montagnes ont si fort attiré notre attention; mais il faut que je lui avoue, que nous les avions vus dans tout leur lustre. Ce fut un dimanche que nous partîmes d'*Unterséven* pour monter dans les vallées de *Lutterbrun* & de *Grindelwald*; nous en vîmes donc les habitans dans leur parure. Mais cette

parure n'étoit que la propreté. Nous eumes le plaiſir de voir le long du chemin la toilette de pluſieurs jeunes filles. Elle étoit établie auprès des fontaines ; leur teint que le ſoleil même ne brunit point, venoit d'y acquérir toute ſa beauté ; leurs cheveux, lavés dans la même ſource, les paroient ſans aucun art que celui de deux longues treſſes, & un petit chapeau de paille en faiſoit tout l'ornement.

Une circonſtance intéreſſante nous frappa, dès que nous en eûmes vu l'exception, dans un enfant marqué de la petite vérole. La ſurpriſe que nous éprouvâmes en le voyant, nous fit remarquer que juſqu'alors nous n'avions apperçu aucun teint altéré par cette terrible maladie. Cependant l'inoculation & le *calomel* ſont ignorés dans ces pays-là. Mais une préparation continuelle fait pour eux, ce que nos inoculateurs n'obtiennent que pendant quelques ſemaines pour nos enfans, afin de leur procurer un moment où ils puiſſent recevoir ce venin ſans danger.

L'habillement des femmes de ce pays-là eſt le même pour toutes ; & il eſt le même auſſi que celui de leurs ayeules. C'eſt un corſet de drap écarlate bordé de rubans de velours noir, auquel pend une jupe bleue ou brune aſſez

courte. Elles n'ont à regretter aucune parure dans cet habillement ; aussi le conservent-elles depuis des siecles, & même au travers du changement des modes dans les villes où elles viennent servir.

Les hommes portent toujours aussi cet habillement commode dans lequel on peint les anciens Suisses, & que portent encore ces *Suisses* que l'on a fait gardes intimes chez plusieurs Souverains. Celui de nos paysans est brun ou gris, sans le secours de la teinture ; ce sont les couleurs naturelles des laines de leurs moutons. Leurs femmes les filent, & des paysans tisserans en font l'étoffe robuste de ces habits.

Nous nous confiâmes à l'un de ces bons Suisses, vêtu de son antique habillement, pour nous engager dans ces montagnes. Il vint nous prendre avec un petit chariot attelé d'un fort cheval, qui nous parut aussi bon animal que son maître bon homme. Aussi avoient-ils lié entr'eux une sorte d'amitié que nous observâmes avec le plus grand plaisir tout le long du chemin.

Le séjour des villes & l'appas de l'argent, qui rendent les hommes durs entr'eux, les rendent durs aussi envers leurs animaux domesti-

ques ; l'homme ſimple ne l'eſt point. On peut à peine ſonger à courir la poſte, on prend patience dans les mauvais chemins pour ménager les pauvres chevaux qu'ils haraſſent, quand on a vu les égards mutuels des hommes & des animaux dans ces contrées.

Les chemins où nous voyagions nous donnoient lieu de remarquer ces ſentimens naturels. Après avoir traverſé les plaines d'*Unterſéven* & d'*Interlappen*, nous entrâmes dans une vallée très-reſſerrée, qui pendant une couple d'heures eſt le chemin commun de *Grindelwald* & de *Lutterbrun*. Une riviere formée par la fonte des glaces en occupe le fond, tantôt dans un lit uni où le menu gravier ſe dépoſe, tantôt dans des pentes rapides au travers des crevaſſes ou des décombres de la montagne qu'elle ronge en écumant. Le chemin qui la côtoye participe à ces différences : tantôt il traverſe les pelouſes les plus douces, tantôt il eſt frayé parmi les rochers & les bois, quelquefois il eſt au niveau de la riviere, d'autres fois il la domine d'une maniere preſque effrayante.

Notre bon animal qui éprouvoit plus péniblement que nous toutes ces différences, avoit ſouvent le chariot comme ſuſpendu à ſon poi-

trail. C'étoit alors qu'on pouvoit observer les tendres soins de son maitre. Point de fouet, point de jurement. Il se tenoit du côté du précipice, il soutenoit l'animal de toute sa force & l'animoit d'un son de voix réellement amical. Mais on appercevoit en même temps que le cheval se serroit du côté du rocher pour ne pas exposer son maître, & qu'il faisoit les derniers efforts pour lui obéir. Après que le mauvais pas étoit franchi, un morceau de pain attendu, & des carresses mutuelles, prouvoient qu'ils étoient contens l'un de l'autre, & un peu de repos les mettoit en état de continuer.

Je me sentois réellement si touché de ces procédés réciproques, que bien loin de charger le chariot dans les pas difficiles, j'aidois de grand cœur le cheval à l'y faire passer; & Mad. S. en eût fait une partie en se mettant à pied, si elle n'avoit cédé à mes prieres. Et ce n'étoit point qu'elle eût peur dans le chariot; car jamais je n'ai apperçu qu'elle s'effrayât en pareille occasion. Je l'ai vue dans des lieux où bien des hommes auroient tremblé, & où elle n'imaginoit pas seulement qu'on pût craindre. L'apparition subite d'un petit chien ou d'une vache ébranle ses nerfs, tandis qu'elle est tranquille au haut des rochers avec des abîmes au-

dessous d'elle. Elle est à cet égard, en un mot, comme les enfans, à qui la peur est totalement étrangere, tant qu'on ne les a pas épouvantés. On effraie leur imagination par des histoires de chiens enragés, de bétail heurtant de la corne; mais on n'a pas occasion de leur faire accroire qu'un roc est moins solide, parce qu'il est à une hauteur de quelques milles pieds, ni qu'on doive en tomber plus aisément pour cela, si on ne s'élance pas exprès. Mad. S. ne m'a donc jamais donné, dans les lieux les plus scabreux, un instant d'inquiétude par des terreurs paniques; & ce n'est pas la premiere fois que j'ai remarqué, que quand les femmes se sont mises une fois en habit de course, elles trouvent un courage & des forces qu'elles-mêmes ne se connoissoient pas.

Au bout de deux heures de marche, nous laissâmes sur la gauche la vallée qui conduit à *Grindelwald*, quoiqu'elle fût l'objet principal de notre voyage, pour nous avancer dans celle qui mene à *Lutterbrun*. Le chemin qui y conduit est quelque chose d'inexprimable, si du moins on veut faire comprendre ce que l'arrangement des objets fait sentir. C'étoit le matin; le soleil ne s'appercevoit encore que sur les cimes des montagnes qui pendoient en quelque sorte sur nos tê-

tes. Les rochers étoient resserrés autour de nous; nous avancions dans le fond d'une vallée qui s'étoit ouverte entre des montagnes, où peu de temps auparavant nous ne découvrions aucun chemin. En quelques endroits ces montagnes étoient coupées par d'autres vallées; des torrens de lumiere sembloient s'y faire jour, les partager du haut en bas, & couler jusques au fond, tant les rayons du soleil, éclairant de légeres vapeurs, marquoient distinctement leur route entre les rochers au travers de l'air. En d'autres endroits au contraire nous appercevions encore les arriere-gardes de la nuit: aucun objet ne pouvoit y être discerné. Une masse d'ombre, d'autant plus obscure à nos yeux que les objets supérieurs recevoient déja une lumiere plus vive, y couvroit tout d'un voile que nous ne pouvions pénétrer.

Ces vallées sont bordées çà & là de rochers immenses qui s'élevent à pic, & qui, n'ayant que le ciel pour fond aux yeux du voyageur, lui semblent être les montagnes entieres, tandis qu'ils n'en font qu'une bien petite partie. Lorsqu'on peut s'éloigner de ces rochers inférieurs, on voit successivement de nouveaux rochers, des bois ou des paturages; & bien souvent même des terres cultivées & parsemées

de hameaux s'élèvent au-dessus d'eux en amphithéatre, jusqu'à d'autres rochers nuds ou couverts de glace, qui sont les vrais sommets. De ces rochers qui arrêtent les nues, & des terreins inférieurs, partent de toute part des ruisseaux, qui, se réunissant peu à peu, arrivent pour l'ordinaire dans les grandes vallées par des coupures qui divisent les rochers inférieurs. Ces ruisseaux, dans leurs routes moins entrecoupées, éprouvent cependant bien des chûtes. Ainsi dans ces amphithéatres si variés, tout est parsemé de petites cascades; ce qui contribue à leur donner un coup-d'œil très-pittoresque.

Mais il arrive quelquefois que les eaux, en descendant des rochers supérieurs, se maintiennent dans des canaux élevés, & arrivent ainsi au bord des rochers inférieurs. Là il ne leur reste plus qu'à gagner le fond de la vallée d'un saut. Le ruisseau alors se brise en quelque sorte dans l'air. Chaque lame qui arrive au bord du rocher & qui devient libre, tombe en accélérant sa chûte, & se sépare ainsi de la suivante pendant le dernier instant où elle est encore retenue par le rocher. L'inégalité du lit par lequel elle arrive à ce bord, contribue encore à cette espece de déchirement; quelques

filets ſont retardés dans leur courſe par les aſpérités du rocher, & ne tombent du bord que par leur propre poids; tandis que d'autres, courant avec rapidité, joignent à l'effet de ce poids la viteſſe déja acquiſe. Tous ces filets, livrés enſuite à leur propre mouvement dans l'air, continuent à s'écarter & à ſe briſer de plus en plus: mais ſur-tout, au travers de tous ces ballottemens, l'*air fixe*, qui joue un ſi joli rôle dans les bouteilles du Dr. *Prieſtley*, joue ici un fort grand rôle. Cet *air*, qui étoit *fixe* ou *fixé* dans l'eau, parce qu'il avoit perdu ſon élaſticité dans ſes interſtices par ſon empriſonnement trop étroit; cet *air* que la pompe pneumatique laiſſe tranquille, que le feu même ne dégage pas, eſt libéré par les chocs. Alors il ſe dilate, & réduit l'eau en écume. Les bulles, ſous la forme deſquelles il ſe pelotonne d'abord, crevant avec un petit bruit, diſperſent l'eau comme en pouſſiere. C'eſt-là ce que devient enfin tout le ruiſſeau: il n'eſt plus dans ſes bords qu'une pluie menue, dont les gouttelettes ſe diſperſent de plus en plus en tombant, & que le moindre vent promene fort loin à la ronde.

Ces caſcades ſont donc comme des *ruiſſeaux de pouſſiere*; & c'eſt l'étymologie du *Staubbach* que nous allions viſiter. Quand le rideau qui

nous cachoit la vallée où il se précipite vint à s'ouvrir, nous fumes frappés de l'ensemble le plus pittoresque. Les rochers à pic d'une hauteur prodigieuse, qui sur la droite formoient une barriere sans coupure, & sur la gauche étoient entrecoupés de talus couverts de pâturages & de bois, conduisoient l'œil au fond de la vallée sur des glaces immenses & très-voisines, qui s'élevoient en amphithéatre jusqu'au sommet de ce beau pic que nous avions déja découvert d'*Unterseven*. Vingt ruisseaux, arrivés du haut des montagnes jusqu'au bord des rochers de la droite, se précipitoient en pluie de ce côté de la vallée: le fameux *Staubbach* sur-tout, que le soleil commençoit à éclairer, frappoit par sa blancheur éclatante parmi les rochers encore obscurs.

C'est par cet état de pluie, plus serrée que n'est la pluie ordinaire, que les cascades des montagnes montrent ces magnifiques *Iris*, dont les couleurs sont d'autant plus vives, que les gouttes qui refractent les rayons du soleil, sont plus près du spectateur.

Quand nous arrivâmes à *Lutterbrun*, village voisin de la cascade, l'heure approchoit où ce phénomene pouvoit être vu dans sa plus grande beauté. Le pasteur du lieu a mis à leur aise

les étrangers que la curiosité conduit dans sa paroisse, en recevant sans simagrée quelque rétribution pour le bon accueil qu'il leur fait. Nous descendîmes auprès de sa maison (c'est celle de l'année 1650, dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M.): il nous y offrit un déjeûné, que nous acceptâmes en gens à qui l'air avoit donné appétit. Et tandis que nous le prenions, nous vîmes les rayons du soleil descendre peu à peu dans la vallée, & former çà & là de petits nuages par la rosée qu'ils dissipoient: car nous étions déja dans la région où les nuages se promenent.

Dès que nous apperçûmes que la cascade étoit entierement éclairée, nous nous acheminâmes vers elle. L'air étoit assez calme pour nous permettre d'en approcher, sans être arrosés par ses éparpillemens.

Les pierres & le sable qui tombent de temps en temps du haut du rocher avec l'eau, ainsi que des environs du lieu d'où elle se précipite, ont produit à la longue un talus en forme de pain de sucre, dont le sommet, creusé par la cascade, a pris la figure du *crater* d'un volcan, c'est-à-dire de cette espece de coupe ou d'entonnoir du fond duquel sortent la fumée & les flammes. Nous remarquâmes cette forme, en nous

approchant de la pente; mais nous ne nous attendions guere à voir un volcan complet.

Le talus étoit rapide, & en montant parmi ces cailloutages, on ne ſonge pas à lever les yeux. Nous ne les levâmes que pour reprendre haleine, & dans cet inſtant nous crûmes voir la ſommité en feu. Toute la pluie tomboit dans le *crater* ſans s'éparpiller à la ronde; & la poſition du ſoleil, par rapport à nous & au bas de la colonne, étoit telle, que le haut de l'*Iris* s'y formoit en ce moment. Et quelle *Iris!* on ne ſauroit rien imaginer de plus brillant que les couleurs dont elle étoit compoſée. Celle qui frappa d'abord nos yeux fut le rouge; & il nous ſembloit ainſi que la flamme la plus vive ſortoit du *crater*, en même temps que la caſcade au-deſſus paroiſſoit une colonne de fumée.

Je n'entreprendrai point d'exprimer à V. M. l'étonnement de Mad. S. Et en vérité, quoique accoutumé à ce phénomene, le mien n'étoit guere moindre. Le reſte ne fut plus pour nous de la ſurpriſe, mais l'objet de la plus grande admiration. A chaque pas que nous faiſions en montant, l'*Iris* s'agrandiſſoit & déployoit ſucceſſivement ſes magnifiques couleurs. Elle s'approchoit auſſi de nous de plus en plus,

elle nous ſuivoit dans tous nos mouvemens, & nous en étions toujours le centre; enfin étant arrivés juſqu'au bord des gouttes de pluie, elle forma un cercle preſqu'entier. On apprend tout cela froidement dans le cabinet par des lignes & des angles. Mais là ce n'étoit pas à la raiſon qui analyſe, c'étoit au ſentiment qui frappe, que nous étions redevables de l'inſtruction.

Quelle force ne réveilla pas chez Mad. S. cette gradation ſenſible de beauté dans le phénomene à meſure que nous avancions! Une jouiſſance continue & toujours croiſſante eſt le véritable aiguillon de l'inſtinct, de cette faculté qui précede les ſentimens du cœur & les conſeils de la raiſon. C'eſt donc ainſi qu'il faudroit pouvoir déterminer les mouvemens de la plupart des hommes; on trouveroit chez eux des forces qu'ils ignorent eux-mêmes. Quand Mad. S. fut au haut du talus, elle s'étonna d'y être parvenue; elle ne s'étoit preſque pas apperçue qu'elle montât. Mais ce n'étoit pas le tout; il falloit redeſcendre; la pente étoit rapide, les pierres angulaires & mouvantes, & il n'y avoit point d'*Iris* au bas. La néceſſité parla alors, & il fallut lui obéir; non ſans avoir lieu d'appercevoir, qu'il n'étoit pas

ſi doux de céder à cette maîtreſſe impérieuſe, qu'à celle qui avoit ſu nous préſenter la jouiſſance pour prix de nos efforts. Ce fut une leçon de morale que nous reçumes en deſcendant; & cette leçon adoucit la pente. On aime à tirer quelque uſage des peines qu'on eſt obligé de ſubir.

La peine heureuſement ne fut pas longue; car après avoir eſſayé de deſcendre lentement pour éviter les ſecouſſes, nous fumes enfin obligés de courir. Ces *talus* qui ſe forment au pied des montagnes, & qui en ſont une partie très-remarquable, lorſqu'on veut étudier leur hiſtoire, ont toujours une pente très-rapide. C'eſt celle où les pierres ceſſent de rouler: car en tombant, elles roulent d'abord, puis elles s'arrêtent à diverſes places. Les plus groſſes gagnent ordinairement le bas, & contribuent de proche en proche à arrêter les ſuivantes. Le *talus* ſe couvre ſucceſſivement de nouvelles couches, & s'éleve quelquefois juſqu'à une grande hauteur; mais, tant qu'il ſe forme, les pierres qui s'y arrêtent ſont toujours prêtes à rouler à la moindre impulſion.

Là où les pierres ceſſent ſeulement de rouler, on eſt bien près de rouler ſoi-même, de gliſſer du moins avec elles; auſſi gliſſâmes nous quel.

quelquefois en courant, & bien ſouvent nous faiſions plus de chemin d'un ſeul pas que nous n'aurions voulu. Cependant nous arrivâmes ſans accident & fort gaiement au pied de la colline.

Je ſerai obligé de m'y arrêter pour le préſent; car voilà notre départ de *Lauſanne* qui s'approche. Mais ſi je puis avoir l'eſpérance que ces récits intéreſſent VOTRE MAJESTÉ, je les reprendrai auſſi-tôt que nous aurons trouvé un lieu qui puiſſe garantir Mad. S. de l'hiver qui nous chaſſe.

LETTRE SEPTIEME.

Continuation du Voyage aux Glacieres. Retour de LUTTERBRUN *à l'entrée de la vallée de* GRINDELWALD. *Raisons de la grande variété des aspects dans les montagnes.*

HIERES le 9. Février 1775.

MADAME,

DAns la précédente Lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à VOTRE MAJESTÉ, j'eus bientôt décrit le pays qui nous environne, dont le plus grand avantage est un printemps anticipé. Les collines y sont agréables ; mais elles se ressemblent toutes. La plaine est magnifique; mais c'est par sa cultivation : & s'il y a quelque variété, c'est parce que les oli-

viers qui y sont en abondance, ne laissent pas entierement appercevoir ces bandes alternatives de semailles déja vertes, & de vignes qu'à présent on taille & fossoye par-tout. Les jardins mêmes où sont ces charmans orangers qui rendent notre habitation si gaie, ne sont que des beautés en mignature: c'est un délicieux coup-d'œil, mais il n'en est qu'un.

Il n'en est pas de même dans les montagnes. La plus grande variété d'objets, aussi intéressans pour le cœur & pour l'esprit que pittoresques, s'offre par-tout à l'observateur. Leur nombre même embarrasse, sur-tout quelqu'un qui sait moins décrire que sentir. Aussi m'apperçois-je rarement que ce que j'ai senti se retrouve dans l'expression par laquelle je cherche à le rendre. Cependant je prends courage: il passe toujours quelques-unes des beautés des grands originaux dans les copies les plus foibles; & j'ai d'autant plus lieu de le penser ainsi, que VOTRE MAJESTÉ prend quelque plaisir à mes descriptions.

Le moment où je les ai suspendues, est celui où nous revenions du magnifique *Staubbach*, pour repasser chez le ministre de *Lutterbrun*, où nous avions laissé notre chariot. C'étoit un dimanche, comme j'ai déja eu occasion de le

remarquer : nous trouvâmes notre bon pasteur environné de ses paroissiens qui alloient le suivre à l'église.

Quel plaisir de voir cette dévotion sincere des hommes laissés aux mouvemens de leur cœur, après les instructions simples & touchantes du christianisme ! Qu'elle peint bien le bonheur ! Il ne sauroit être d'émotion plus douce & plus durable, que celle de l'homme religieux, qui s'approche du lieu consacré au service de l'ETRE à qui il doit tout. Nos montagnards étoient heureux dans ce moment-là, on le voyoit dans leur maintien. Le pasteur étoit heureux aussi, & par son office, & par les égards qu'on lui témoignoit. Nous jouimes un moment de ce doux spectacle : mais comme nous avions encore beaucoup à voir ce jour là, il fallut bientôt prendre congé de lui.

Nous voilà donc encore dans le petit chariot, & avec notre bon guide. Nous nous y confiâmes sans aucune crainte, quoiqu'il soit ordinairement plus dangereux de descendre que de monter dans ces chemins là. Mais nous connoissions sa prudence & ses ressources.

Nous ne pûmes nous empêcher de regarder ce

en arriere, tant que nous restâmes en vue des *Glaciers*, du *Staubbach*, des rochers qui l'environnent, en un mot, de cette magnifique grotte où l'obscurité se meloit encore à la lumiere, quoiqu'elle eût le plus beau ciel pour plafond. Cependant le regret de la voir s'éclipser dura peu: de nouveaux objets attirerent bientôt notre attention, quoique dans une route que nous venions de parcourir depuis si peu d'heures.

Lauterbrunnen, par Reichard, dans Guide de la Suisse, 1793

A une demi-lieue environ de Lauterbrunnen, on voit la fameuse cascade de Staubbach sous la forme d'une large bande, qui descend du sommet d'un rocher, et flotte ça et là sur les saillies au gré du vent. Il y a un assez bon logis à Lauterbrunnen ; mais la plupart des voyageurs logent chez le ministre de l'endroit, qui les traite tout bien et à bon compte. On trouve toujours chez lui du chamois, qui est très rare à l'auberge, et des truites qui passent pour les meilleures des Alpes. Je remarquerai que le fromage qui se fait dans la Sefinenalp, et que l'on trouve à Lauterbrunnen, est justement estimé. S'il fait clair de lune, ou seulement si la nuit est sereine, on fait une promenade du côté du Staubbach, qui est en face de la cure ; ou bien l'on va respirer l'odeur aromatique des plantes qui couvrent les prairies, et admirer la blancheur éblouissante de la cime de Jungfrau, qui semble se perdre dans les cieux.

Seconde journée. C'est le matin, lorsque le soleil éclaire le Staubbach qui se précipite du haut du Platschberg, qu'il faut visiter cette fameuse cascade. Le spectateur voit alors un magnifique arc-en-ciel se former autour de lui, et l'ombre de la cascade se peindre derrière la chute sur le rocher. La hauteur de la chute prise avec le baromètre est de 925 pieds. Il faut avoir soin, lorsqu'on en approche, d'être bien enveloppé dans son manteau, parce que la poussière humide de la cascade est aussi pénétrante que la pluie la plus subtile, et que la chute du torrent occasionne un courant d'air très froid. Cette immense colonne d'eau, qui écume et tournoie sur elle-même avec impétuosité, est fort bien rendue dans une estampe d'Aberli. On la trouve aussi, si je ne me trompe, dans la

collection d’estampes de Lory et la Fond. La montagne appelée Jungfrau (Vierge), est le second objet remarquable qu’on découvre de Lauterbrunnen. Sa vue cause une admiration muette, et c’est avec raison que Meiners donne à ce colosse le nom de montagne sublime. La cime extérieure qui est toute nue, s’appelle la Vordere Jungfrau, et a été escaladée par des chasseurs de chamois. L’autre cime en forme de cône, couverte de neiges qui ne fondent jamais, est le Jungfrauhorn proprement dit, regardé jusques ici comme inaccessible. Enfin il y a une troisième cime qui est beaucoup plus basse et qu’on appelle le Mönch (le Moine).

Si l’on est favorisé du temps, et qu’on ne craigne pas la fatigue, on fera bien de partir le même soir de Lauterbrunnen et de faire encore deux lieues et demie de chemin, pour gagner un petit village où il y avait autrefois des mines de plomb, et où il faut passer la nuit. Au lever du soleil, on monte sur l’amphithéâtre des glaciers ; on descend de l’autre côté en suivant le pied du Uschingelhörner, et après avoir traversé le vallon sauvage d’Ammerten, on est de retour à Lauterbrunnen avant la nuit. Mais je ne conseillerai cette course longue et pénible, qu’à de bons marcheurs. Il en est de même du sentier qui conduit à Grindelwald par-dessus le Wengeberg. Il est extrêmement fatiguant, mais on est amplement payé de sa peine par le magnifique spectacle que présentent l’Eiger, la Jungfrau, les précipices et les vallées de glaces.

Artistes et écrivains

LA VALLEE DE LAUTERBRUNNEN
DU XVIIIe AU XXe SIECLE

Editions Le Pèlerin
2015